

L'HISTOIRE DES JARDINS DES ALPES-MARITIMES :
DU JARDIN EXOTIQUE
AU JARDIN MÉDITERRANÉEN

Table des matières

Introduction

1. Alphonse Karr, extrait de *Promenades hors de mon jardin*, 1853
2. Henry L. de Vilmorin, *La villa Thuret*, 1889
3. La villa Thuret à Antibes, carte postale, 1924.
2Fi 2919
4. Fritz Mader, *La flore et les jardins des Alpes-Maritimes*, 1912
5. Villa et jardin à Nice. 10Fi 1610
6. « Les jardins et les architectures de la villa Maryland », article publié dans *L'Illustration*,
25 mars 1922
7. Les transformations d'un jardin de la Belle Epoque en jardin méditerranéen : le jardin du
château Saint-Anne à Cannes
3U1/1267 n° 31
8. Jardin d'inspiration méditerranéenne à Théoule vers 1925, extrait de *Jardins de la Côte
d'Azur* par Octave Godard
GF55
9. « Villas et jardins méditerranéens » par Ferdinand Bac, article publié dans *L'Illustration*,
2 décembre 1922

Introduction

Pour l'amateur de jardin, les Alpes-Maritimes présentent un grand intérêt. Des jardins d'exception y ont en effet été créés, dont quelques-uns existent encore, notamment à Menton. Plusieurs facteurs expliquent la richesse de leur histoire. En premier lieu la douceur du climat. La bande côtière est protégée du froid par le relief préalpin et bénéficie d'une forte insolation ce qui permet l'acclimatation d'un grand nombre d'espèces méditerranéennes et tropicales originaires d'Afrique, d'Australie, d'Asie et d'Amérique. La présence de ces jardins doit aussi au tourisme qui amène sur la Côte d'Azur une population étrangère aux moyens financiers presque illimités lui permettant d'acquérir et d'aménager de vastes propriétés. Ainsi, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, des amateurs éclairés font venir des plantes du monde entier afin de les acclimater, chose rendue possible grâce aux conquêtes coloniales et aux expéditions scientifiques. Très vite, le mouvement s'étend aux autres jardins, ceux des villas, des hôtels et des parcs publics. Les jardins traditionnels, aux plans réguliers, sont abandonnés. On détruit les terrasses pour retrouver les pentes et on crée des tableaux à l'aide de végétaux parmi lesquels les palmiers sont majoritaires. Après la première guerre mondiale, un mouvement de réaction à l'exotisme est observé, sous l'influence notamment de Ferdinand Bac. On réimplante alors une végétation méridionale, en accord avec les paysages des Alpes-Maritimes.

Alphonse Karr, Extrait de *Promenades hors de mon jardin*, 1853

C'est quand le soleil disparaît et quand on le revoit à l'horizon qu'il illumine le ciel de ses plus belles teintes.

C'est un peu après l'hiver que les prairies s'émaillent de fleurs ; c'est un peu avant l'hiver que les arbres se revêtent de pourpre et d'or.

Toujours après la privation, toujours un moment de perdu.

Les Niçois étaient fort embarrassés. Les gens heureux, comme les gens spirituels, comme les gens bien portants, ne sentent ni le bonheur, ni l'esprit, ni la santé. Les habitants de Nice voulaient sentir leur bonheur, et pour cela il fallait en user avec modération, il fallait à tout prix se procurer un hiver. Mais où le prendre ? Dans les mois de novembre, décembre, janvier, il y a dans les jardins des roses, des œillets, des giroflées ; les orangers sont chargés de fruits, les citronniers de fruits mûrs et de fleurs. Depuis cette époque s'appelle à Nice « la belle saison ».

C'est, en effet, la saison « du passage des étrangers », qui viennent par volées s'abattre sur cet asile, où ils se mettent à l'abri des frimas. C'est au point de vue de l'hiver, et pour orner les divers trébuchets tendus à ces oiseaux, que le Niçois réserve toute son industrie, tous ses efforts, c'est alors qu'on soigne, qu'on cultive les jardins.

Qu'ont-ils fait ? Ils se sont fait un hiver de l'été.

C'était hardi, mais le succès a pleinement couronné leurs efforts intelligents. Ils ont réparé le tort qui leur avait été fait par la Providence ; ils ont déclaré n'accepter leur climat que sous bénéfice d'inventaire et avec l'intention d'y annexer quelques perfectionnements. Ils se sont insurgés contre la partialité de Dieu, ils ont conquis un hiver. Ils ont leur hiver comme tout le monde.

Seulement, comme on ne peut appeler hiver une saison pleine de roses, d'œillets et de jasmins ; comme les mois de novembre, décembre, janvier, février, étaient pris d'avance par une sorte de printemps ; comme mars, avril et mai voient encore des étrangers, - ils ont mis l'hiver dans les mois de juin, juillet, août et septembre ; - ça ne fait que quatre mois, mais qu'y faire ? Il y a des premières volées d'étrangers qui s'abattent sur Nice dès le mois d'octobre. En attendant, on subit son hiver, - comme on lave son linge sale, - en famille.

Mai est à ses derniers jours et les jardins débordent de fleurs. Voilà le dernier étranger parti ; il semble alors que la pièce est finie et que l'on baisse la toile. On coupe les fleurs qui restent, on n'arrose plus, on taille très court les rosiers et les œillets en même temps qu'on serre le linge (*la Biancheria*) et l'argenterie. De l'eau à des fleurs ! Allons donc ! Nous n'en aurions plus assez pour boire. Qui sait quand il pleuvra maintenant ! Il arrive parfois qu'un œillet rebelle, qu'un rosier anarchique s'avise de monter au bouton ; on le supprime en toute hâte. Des fleurs l'été ! Pourquoi faire ? Gardez donc vos fleurs pour l'hiver. Est-ce qu'on fleurit, l'été ? C'est commun, c'est paysan, c'est presque canaille.

Enfin, la mauvaise saison si laborieusement faite, se passe tant bien que mal, on s'est préservé, tant qu'on l'a pu, du beau temps et des fleurs.

Le mois de septembre est fini, la belle saison revient avec le mois d'octobre. On délivre la sève comprimée, réprimée, emprisonnée, on arrose les plantes, on leur permet de fleurir ; bien plus, on les y engage. On sable les jardins, on ouvre les fenêtres, voilà la mauvaise saison passée, voici l'hiver, Dieu soit loué ! Lâchez les fleurs.

Outre cet hiver général, appelé l'été par habitude, quelques habitants se font de petits hivers particuliers, qu'ils commencent au printemps.

Par exemple, des étrangers qui habitaient une maison partent-ils dès le mois d'avril, c'est le départ des hirondelles, c'est la mauvaise saison qui commence pour le propriétaire de cette maison. Il plie immédiatement ses rideaux, il met les housses au jardin comme aux fauteuils, il arrête le beau printemps comme un chef d'orchestre arrêterait ses musiciens, si le

public désertait tout à coup la salle. Le printemps ne peut pas se jouer devant les banquettes. On coupe les thyrses des lilas qui allaient fleurir, il n'est pas rare que des lilas traités ainsi fleurissent au mois de décembre, dans la belle saison, comme devraient toujours faire les lilas.

Quand on arrive à Nice, on croit, au premier abord, que les habitants sont de grands amateurs de fleurs. On trouve dans les jardins de paysans et dans la campagne un grand nombre de fleurs que nous cultivons en France avec beaucoup de soin, et souvent avec beaucoup de peine dans nos parterres.

Ainsi des anémones doubles et simples, les hépatiques émaillent de leurs étoiles écarlates, bleues et lilas, les versants des côtes. Les glaïeuls sont une mauvaise herbe dont on chercherait à débarrasser les blés, si l'on était dans l'usage de sarcler. Des tulipes d'un rouge de fer, qui, par une charmante harmonie, ont à la fois la forme et la couleur de la flamme ; d'autres tulipes roses et blanches, des myrtes, etc., sont des plantes sauvages. Les grenadiers et les rosiers forment des haies. Quand on parle de faire un jardin d'agrément, on dit : « il faut ôter les orangers et les citronniers, c'est trop commun ». De loin en loin quelques palmiers se dessinent en silhouette verte, mais ferme et nette sur le ciel limpide.

On se croit dans la situation de ce voyageur des contes arabes, qui arrive dans un pays où les enfants jouent au palet, aux billes ou à la marelle avec des diamants, des rubis, des émeraudes, des topazes, des améthystes, des diamants ronds ou aplatis. « Ce sont sans doute les fils de quelque puissant roi », dit-il, et il s'incline avec respect. Les enfants se moquent de lui, et bientôt il s'aperçoit que ces enfants ne sont que des gamins, comme les pierres ne sont que des cailloux de ce pays-là.

Le nombre des personnes qui s'occupent des fleurs est très restreint. Quand on a découvert les roses, les violettes, les tubéreuses, les jasmins, le réséda, sont destinés aux parfumeurs, cultivés par le paysan comme les choux et les tomates ; que les fleurs sont cueillies chaque matin à peine entr'ouvertes, et que le propriétaire ou le promeneur voit seulement celles qu'on a oubliées ou qui commencent à déplier leurs pétales ; en un mot, qu'il y a énormément de rosiers et peu de roses, le compte des vrais jardins n'est pas long à faire ; faisons-le.

Quand on a cité la pittoresque villa de Saint-Vallier, appartenant à des Français, comme l'indique surabondamment ce nom historique, où, au-dessus et au bord de la mer, on trouve, sous un bois d'oliviers, un bosquet de camélias ; - le jardin du chevalier Lamarguerye, Piémontais, qui a commencé à mettre à exécution l'intention d'en avoir une forêt ; - celui de Monsieur Suziani, qui demeure, lui, dans un bois de rosiers bien choisis, dans un jardin qui a été primitivement planté par un Français, mais qu'il enrichit chaque jour ; - ceux du comte et de la comtesse Laurenti, qui prouvent qu'ils ont des fleurs en en donnant très généreusement ; - le jardin Gastaud, où l'on se tient assez bien au courant des nouveautés ; - la magnifique villa Bermond, à Saint-Etienne ; - puis, quand on a vu en passant sur la plage de la mer la philosophique retraite pleine de roses du général Régis, et celle de Monsieur Ramorino, on vous désigne encore deux amateurs de fleurs, un Anglais et un Français, qui, dit-on, sont fort curieux et fort riches de belles plantes.

Tout porte à croire que Monsieur et Madame Dabbadie, l'un Américain, je crois, l'autre Allemande, qui font bâtir un ravissant petit château sur la côte de Carabacel, ont trop de goût pour ne pas vouloir remplir de belles fleurs le terrain qui entoure cette construction élégante et poétique.

Un amateur distingué, mais amateur platonique, c'est le baron Prost, officier français retiré à Nice depuis bien longtemps.

Monsieur Prost, membre de la Société d'horticulture de Paris, ayant des amis en Angleterre, en Hollande, en Amérique et partout, en entretenant avec eux une correspondance où l'horticulture n'est pas oubliée, demande et reçoit de belles plantes, des graines précieuses ; mais il n'a pas le temps d'avoir un jardin. Le baron Prost s'occupe avec un égal

succès de musique et de peinture. Depuis deux ans, il a étudié la médecine homéopathique, et comme ses consultations sont gratuites, comme au besoin il ajoute sans augmentation de prix les globules d'aconit ou de bryone ; c'est un des médecins les plus occupés. Notez que, doué d'une merveilleuse facilité pour l'étude des langues, il les parle presque toutes avec une aisance qui trompe agréablement les étrangers et leur rend sa société précieuse. On comprend difficilement comment les vingt-quatre heures que lui donne chaque jour peuvent lui suffire pour s'occuper encore d'observations scientifiques.

Le baron Prost n'a pas de jardin ; mais un jour la Princesse P, en se promenant l'hiver dans son parterre, aperçoit avec admiration une plante nouvelle. De son côté, la comtesse... trouve dans une partie déserte du sien une riche plate-bande qu'elle ne connaissait pas. On s'informe, on questionne. On apprend qu'un homme s'est introduit clandestinement et a planté sans rien dire ces richesses végétales : c'était le baron. On lui doit aussi l'introduction de plusieurs belles plantes.

Une circonstance qui m'a beaucoup surpris, c'est de voir qu'au théâtre les femmes de Nice n'ont que très rarement de fleurs, dans ce pays où ce n'est plus une flatterie mythologique de dire qu'elles naissent sous leurs pas.

Est-ce qu'elles n'aiment pas les fleurs ? – Est-ce qu'on ne leur en donne pas ? – Est-ce mauvais goût des hommes ? C'est une question que je n'ai pu encore résoudre. – Toujours est-il que si vous voyez des femmes coiffées en fleurs naturelles ou portant de beaux bouquets, vous pouvez être à peu près certain que ce sont des étrangères.

C'est ce qui explique qu'il n'y ait à Nice que trois cultivateurs de fleurs, dont deux sont Français.

Il faut citer d'abord Monsieur Joseph Bresson, qui occupe un petit jardin et deux ou trois serres avec ses enfants. Le père Bresson cultive avec placidité un certain nombre de plantes auxquelles il est habitué et qui sont habituées à lui.

Il y a ensuite un nommé Marion, qui va en France chercher des plantes, et fait plus de commission que de culture. – Je ne pense pas, du reste, qu'il doive contribuer beaucoup pour sa part à répandre le goût des fleurs.

Mais il s'élève à Nice un établissement important, sérieux, et qui prendra d'ici à quelque temps une des premières places dans les établissements européens destinés à l'horticulture.

Monsieur le comte de Pierlas a consacré une très belle propriété et des capitaux importants à la fondation de cet établissement, pour lequel il s'est associé un Français, Monsieur Louis-Martin Joly, jardinier habile, instruit en horticulture et en beaucoup d'autres choses, qui a acquis en peu de temps l'estime et la considération qu'il mérite.

L'établissement du Ray commence au point précis du perfectionnement où finissent ceux qui l'ont précédé.

Ainsi on y trouve déjà des serres construites sur le plan de celles de mon célèbre ami Van-Houtt, de Gand.

Monsieur le comte de Pierlas et Monsieur Martin Joly, ont d'abord fait venir de tous les points les plus riches collections en tout genre, puis maintenant on multiplie, on sème et on crée soi-même.

Ainsi, dès cette année, Monsieur Martin Joly a fait un semis de dahlias très heureux ; il a bien voulu, en marque d'amitié, donner mon nom à un de ses grains.

Les chances d'avenir et de fortune que possède l'établissement du Ray, chances qui doivent, habilement conduit comme il est, le porter au premier rang, consistent, selon moi, en ceci. Le climat de Nice permet de cultiver et de multiplier à l'air libre presque toute la serre tempérée de France, de Belgique et d'Angleterre. Ces conditions amèneront une économie dans les frais de production qui rendra impossible, dans un temps donné, aux autres

établissements de lutter de bon marché avec lui. C'est encore un luxe qui se met à la portée de tout le monde.

Je suis heureux de constater que les Français reconnaissent la très bonne et très cordiale hospitalité que donne la ville de Nice à un grand nombre d'entre eux, et que, non contents de prendre leur part des charmes de ce beau pays, ils contribuent encore à l'embellir.

Tu me demandes souvent, mon cher Léon, pourquoi je reste ici, c'est ici que je te répondrai quand tu viendras m'y voir. Je me fie assez à ton amour intelligent de ce qui est beau pour ne pas désespérer que tu oublies aussi de t'en aller, que tu t'acoquines dans ce pays de printemps, et que tu remettes ton départ au lendemain, pendant une vingtaine d'années, comme ont fait ici un certain nombre de gens qui sont venus y passer un mois, il y a quinze ou vingt ans, et qui y sont encore.

La villa Thuret par Henry L. de Vilmorin, 1889

Non loin des embouchures du Var, entre le golfe Jouan et la baie de Nice, s'étend vers le sud une langue de terre presque complètement entourée par les eaux bleues de la Méditerranée : c'est la presqu'île ou cap d'Antibes, un des sites les plus gracieux de la côte de Provence, si riche pourtant en beautés naturelles. Du sommet des mamelons dont se hérissent la surface rocheuse et ondulée de la presqu'île, l'œil découvre un des plus admirables paysages qu'il soit possible de contempler. Tournant le dos à la haute mer, on voit devant soi les plis du terrain s'élever les uns par-dessus les autres, revêtus au premier plan de la verdure cendrée des oliviers, puis de bois sombres qui dominent au loin des crêtes âpres et dénudées. A gauche, derrière les îles de Lérins, le massif de l'Estérel profile sur le ciel ses sommets élégamment découpés, et à droite, par-dessus la ligne blanche des constructions de Nice, se dressent les hauts sommets des Alpes couverts de neige pendant les trois quarts de l'année. Ce rempart de hauteurs garantit la campagne d'Antibes des vents glacés du Nord ; la mer qui l'environne y entretient un climat exceptionnellement doux et égal. En même temps l'air y est plus chargé d'humidité que sur la plupart des autres points de la côte, où l'extrême chaleur est achetée au prix d'une sécheresse excessive. Le sol, conquis sur le rocher par un travail séculaire, est riche et profond ; les nombreuses plantations d'orangers dont le cap est parsemé indiquent bien que la localité est éminemment propre à la culture de cette catégorie nombreuse de végétaux, ligneux ou herbacés, qu'on réunit sous la dénomination générale de plantes d'orangerie.

C'est la beauté incomparable de la vue dont on y jouit qui fixa au cap d'Antibes Monsieur Gustave Thuret, amené sur les côtes de Provence par l'état de sa santé. En 1856, il choisit, pour l'emplacement de sa future résidence d'hiver, un terrain situé vers le milieu de la presqu'île, au pied du monticule qui porte le sanctuaire de Notre-Dame d'Antibes et le phare de la Garoupe, terrain s'élevant d'un côté jusqu'à l'arête qui forme la limite entre les deux versants et s'abaissant de là par des pentes assez rapides dans la direction du Nord-Est, vers la ville d'Antibes et le golfe de Nice. Une addition faite un peu plus tard à la propriété l'étendit jusqu'aux terres basses et fraîches de la Salis, où sont situés les principaux jardins maraîchers d'Antibes. Plusieurs des propriétés qui avoisinent la villa Thuret peuvent donner l'idée de ce qu'elle était alors. Des champs de médiocre étendue dans les parties relativement planes, des terrasses superposées partout où la pente du sol était plus accusée, le tout planté en vignes et en cultures morcelées, avec des lignes d'oliviers bordant les champs et les terrasses.

Le terrain, une fois choisi, fut promptement transformé. L'emplacement de l'habitation fut marqué sur le point culminant ; les terrasses firent place à des pentes douces ou rapides, mais toujours harmonieuses. Homme de goût en toutes choses, doué d'un penchant héréditaire pour le jardinage dans toutes ses formes les plus artistiques, connaissant de vue les plus beaux jardins de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Orient, Monsieur Gustave Thuret chercha dans la création de sa résidence d'Antibes à tirer le meilleur parti des beautés pittoresques du pays encadrées dans une végétation appropriée aux sites ; on peut même dire qu'au début la préoccupation artistique et pittoresque domina pour lui toutes les autres.

Mais, savant botaniste et véritable amateur de plantes, il ne pouvait tarder à apprécier les avantages du climat d'Antibes au point de vue de la formation d'une sorte de musée végétal des plantes provenant de pays analogues par leur température aux rivages français de la Méditerranée.

Quand il se fixa à Antibes, Monsieur Gustave Thuret avait quarante ans. Héritier d'un nom respecté, possesseur d'une belle fortune, il n'avait d'autre ambition que de consacrer le reste de sa vie aux études scientifiques auxquelles il se livrait depuis sa jeunesse. Ce qu'il demandait avant tout à sa nouvelle résidence, c'était la retraite en compagnie de bons amis, le

calme, le loisir au milieu des sujets d'étude que lui offraient son jardin et les rochers de la côte ; c'était aussi des aspects gracieux et des points de vue variés, lui permettant de satisfaire sans fatigue son goût prononcé pour les grands spectacles de la nature.

Pendant que dans un coin du jardin étaient plantés des pins parasols destinés à former voûte au-dessus de l'échappée par où l'on voit Nice couronnée de pics neigeux et se reflétant dans l'azur foncé de la mer, d'autres tableaux gracieux ou sévères étaient ménagés en avant de la terrasse qui règne des deux côtés de l'habitation, et du rez-de-chaussée même de celle-ci la vue pouvant s'étendre sur les deux golfes, tous deux si beaux, quoique de caractères si différents. Les diverses parties du jardin étaient ensuite disposées, chacun avec son caractère spécial, en vue des groupes de plantes qui s'adaptaient le mieux à chaque exposition différente.

Dans le Midi, la plantation d'un jardin n'est pas chose aussi simple que dans nos pays plus frais des environs de Paris. Les sécheresses terribles de l'été, les intempéries irrégulières de l'hiver, les vents violents en toute saison, sont des obstacles contre lesquels on ne lutte pas toujours heureusement. Une des conditions essentielles du succès, c'est la création d'abris sous la protection desquels les végétaux délicats peuvent se développer et acquérir assez de force pour résister ensuite au vent et aux coups de soleil. Les oliviers sont, à ce point de vue, des arbres précieux : leur feuillage rare et léger tamise la lumière plutôt qu'il ne l'arrête ; il empêche l'excessif rayonnement nocturne sans retenir l'eau des pluies, et en même temps leurs racines n'épuisent pas assez le sol pour qu'on ne puisse cultiver d'autres plantes à leur pied. Tous les oliviers qui existaient sur la propriété, sauf ceux qui se rencontraient sur le passage des allées, furent donc conservés avec soin et existent encore pour la plupart. Dans les portions découvertes l'abri fut constitué au moyen de chênes verts et de pins d'Alep, arbres rustiques et d'une végétation plus rapide que celle de l'olivier.

Sous ces plantations, destinées à disparaître, après avoir rempli leur rôle de protection temporaire, furent installés, dans un heureux mélange qui n'excluait pas l'ordre ni la méthode, les divers genres de plantes vivaces et d'arbustes à feuillage persistant et à floraison hivernale. Il était inutile, en effet, de planter dans une propriété habitée seulement d'octobre en mai des végétaux fleurissant en été, et, quant aux arbres et arbustes à feuilles caduques, leur mélange avec ceux à feuillage persistant eût été du plus malheureux effet, en suggérant l'idée d'arbres morts au milieu d'autres pleins de vie.

Petit à petit vinrent se grouper dans le jardin Thuret les plus beaux palmiers rustiques de l'ancien et du nouveau monde ; une collection choisie de Cycadées ; la plupart des acacias de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande ; les *Eucalyptus*, les *Pittosporum*, les *Rhus*, les *Bougainvillea* ; les passiflores et les *Tasconia* ; les diverses espèces d'orangers et de citronniers ; puis les innombrables Protéacées, *Grevillea*, *Hakea*, *Banksia*, ainsi que de nombreuses espèces d'agave et d'aloès, de *Sedum* et de *Mesembrianthemum*. Des conifères, pins, sapins, cyprès, *Araucaria*, y trouvaient aussi leur place, et sous l'ombre épaisse de leur feuillage se détachaient gaiement les fleurs éclatantes des *Tecoma* ou des rosiers grimpants et celles des innombrables anémones dont les gazons étaient et sont encore émaillés.

Il faut se souvenir qu'à l'époque où Monsieur Thuret créait son jardin, il n'avait pas encore de modèle à suivre sur cette côte où l'horticulture a fait depuis lors de si grands progrès. De rares constructions faites isolément par des voyageurs et des marins donnaient bien déjà quelques indications sur les plantes qui convenaient le mieux au climat, mais en somme, presque tous les essais étaient à faire. C'est principalement par la voie des semis que le jardin de Monsieur Thuret a été peuplé, et les espèces à essayer étaient choisies le plus souvent sur les indications des Flores ou des grands ouvrages de botanique horticole, comme le *Botanical magazine* et la *Flore des serres et des jardins*. Beaucoup provenaient d'échanges faits avec les jardins botaniques et d'envois du muséum d'histoire naturelle de Paris.

Toutes ne réussissaient pas, et les registres, admirablement tenus, des expériences faites accusent un chiffre d'insuccès à peu près égal à celui des résultats heureux. Il serait fort

intéressant d'en avoir la liste, dont la connaissance dispenserait bien des amateurs du littoral de recommencer en pure perte des essais longs et coûteux.

Au bout de quelques années, la transformation de la propriété en un jardin féerique était complète. Les arbres du pourtour avaient grandi, formant une muraille de verdure qui l'isolait de tout voisinage immédiat, et en faisait, suivant l'expression de Georges Sand, qui a consacré à la description du jardin Thuret une page admirable¹, un vallon fermé par delà les bords boisés duquel on ne voyait que la Méditerranée et la chaîne des Alpes. Pour le voyageur, amateur des beautés naturelles, la villa Thuret était dès lors une merveille ; pour le botaniste, c'était un écrin précieux renfermant des trésors.

C'est que le créateur de ce beau domaine, en même temps qu'il cherchait à étendre ses collections, se préoccupait avec raison de les tenir toujours dans l'ordre le plus parfait et d'avoir toutes ses plantes correctement nommées. L'étude de tous les catalogues botaniques et commerciaux, la comparaison de chaque plante reçue ou obtenue de semis avec la description et les figures authentiques, l'étiquetage définitif de chaque végétal mis en place, la révision annuelle des collections, constituaient un travail considérable, surtout si l'on réfléchit qu'il s'ajoutait à ces recherches laborieuses sur les algues qui ont fait de tant de communications intéressantes. Le temps ni les forces d'un seul homme n'auraient pas suffi à cette double tâche.

Heureusement Monsieur Gustave Thuret avait auprès de lui le savant collaborateur et l'ami dévoué, compagnon fidèle de sa vie et de ses travaux, Monsieur le docteur Edmond Bornet, que la société de botanique était heureuse, l'année dernière, de saluer comme son président. Le travail commun se divisait entre les deux amis, aussi instruits, aussi judicieux, aussi scrupuleusement exacts l'un que l'autre, et, grâce à ce concours soutenu de deux intelligences d'élite, l'œuvre commune progressait constamment, aussi bien dans le domaine de la science pure que dans celui de la botanique expérimentale et de l'horticulture scientifique. La très grande part personnelle prise par Messieurs Thuret et Bornet à tous les travaux de création et d'entretien des collections explique comment un résultat aussi complet a pu être obtenu relativement à aussi peu de frais ; tellement, qu'en admirant leur création commune, on ne sait si l'on doit s'étonner davantage de la perfection de l'œuvre, ou de la simplicité et de la modicité des moyens employés pour l'accomplir.

Mais, hélas ! Rien n'est complètement durable en ce monde. Après avoir fait de son jardin un des joyaux du littoral ; après y avoir reçu la visite de nombreux savants français et étrangers, de voyageurs illustres et d'amateurs distingués devant qui s'ouvraient gracieusement les portes fermées seulement à la curiosité banale, Monsieur Thuret fut enlevé presque subitement, le 10 mai 1875, à l'affection de sa famille et de ses amis et à la sympathie universelle du monde scientifique.

Il n'entre pas dans notre plan de redire le tribut de louanges qui fut payé alors dans toute l'Europe à son mérite et à son caractère. Plusieurs voix s'élevèrent alors, mais aucune avec plus d'autorité que celle de son ami et collaborateur Monsieur le docteur Bornet², pour faire connaître le large esprit et le grand cœur de celui qui, modeste autant que savant, venait de mourir presque inconnu de son public, sauf de quelques intimes qui voyaient en lui un maître. Certes sa mémoire fut alors dignement honorée ; mais l'hommage le plus éclatant et le plus honorable ne lui fut rendu que plus tard, lorsque sa famille et ses amis, réunis dans une même pensée de pieux souvenir et de dévouement à la science, assurèrent la perpétuité de sa belle création, voilà le plus beau monument qu'on pouvait élever au botaniste et au savant. C'est ce qui fut fait.

Monsieur Thuret avait dans sa famille une personne d'un esprit élevé et ouvert aux grandes choses. Madame Henri Thuret, éloignée de Paris par les funestes événements de

¹ Voyez *Revue des deux mondes*, numéro du 15 juillet 1868, p. 280.

² Voyez la notice biographique sur Monsieur Gustave Thuret, *Annales des sciences naturelles*, 6^e série, 1875, botanique t. II, p. 308.

l'année 1870, avait passé l'hiver de la guerre à Antibes, du mois de décembre au mois d'avril, au milieu des riches collections, alors dans tout leur éclat, de la propriété de son beau-frère. L'impression produite sur elle par cette création fut profonde et durable ; aussi, quand cinq ans plus tard on put craindre que la villa Thuret, passant des mains du frère de son fondateur dans celles d'étrangers, ne vint à être perdue pour les études botaniques et horticoles, Madame Henri Thuret pensa-t-elle immédiatement à assurer la conservation de ce monument des travaux et des recherches de son beau-frère.

Après qu'on eut essayé de diverses combinaisons successivement abandonnées, des négociations furent entamées avec le Ministère de l'instruction publique en vue de l'acquisition de la propriété par l'Etat et de sa transformation en un établissement d'études supérieures. Mais le Ministre d'alors, ménagers des deniers de l'Etat, hésitait à entreprendre une création qui impliquait une charge pour le budget. C'est alors que Madame Henri Thuret fit don de la somme nécessaire pour acheter la villa Thuret, somme fixée à 200 000 francs, et ne laissa de la sorte au Ministre que la charge des dépenses annuelles de personnel et d'entretien. Il fallut de longues et patientes négociations pour mener l'affaire à bonne fin. Monsieur le docteur Bornet, que l'on trouve toujours quand il s'agit de bien à faire ou de services à rendre, s'y employa plus que personne ; enfin, grâce à la bienveillance de Monsieur du Mesnil, directeur de l'enseignement supérieur, toutes les difficultés furent successivement levées. Un traité définitif fut signé le 24 octobre 1877, faisant de la villa Thuret un établissement de l'Etat sous le titre de Laboratoire d'enseignement supérieur, attaché comme annexe à l'enseignement des chaires de botanique et de culture des Facultés et du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et la dotation dut accepter par décret du 8 novembre 1877, inséré au *Journal officiel* du 10 du même mois.

Délégué provisoirement dans la fonction de directeur du nouvel établissement, Monsieur le docteur Bornet fut chargé de prendre possession de la villa Thuret au nom du Ministre de l'instruction publique, de l'organiser à nouveau et d'en préparer le règlement. Sur sa demande, il fut relevé de cette fonction aussitôt que la maison fut prête à recevoir son directeur définitif. Mais en quittant la villa, il ne se désintéressa point de ce qui s'y passait. Il savait que le laboratoire était bien dépourvu, qu'on n'y trouvait ni bibliothèque, ni herbier. Héritier des livres et des collections de Monsieur Thuret, il sut, malgré ses goûts de bibliophile, en détacher un choix d'ouvrages magnifiques de botanique illustrée (356 volumes contenant près de 20 000 planches), qu'il joignit à l'herbier phanérogamique pour en faire don à la villa Thuret. La donation fut acceptée par décret du 23 juin 1879. Il abandonna, entre autres ouvrages principaux, ceux de Jacquin, le *Botanical magazine*, le *Botanical register*, la *Flore des serres et des jardins de l'Europe*, ouvrages dont la valeur commerciale représente une fraction considérable de la somme donnée par Madame Thuret. Il est bien juste que les savants et amateurs qui les trouvent et en peuvent user à la villa Thuret sachent à qui ils sont redevables de ces guides presque indispensables pour la détermination des plantes du jardin.

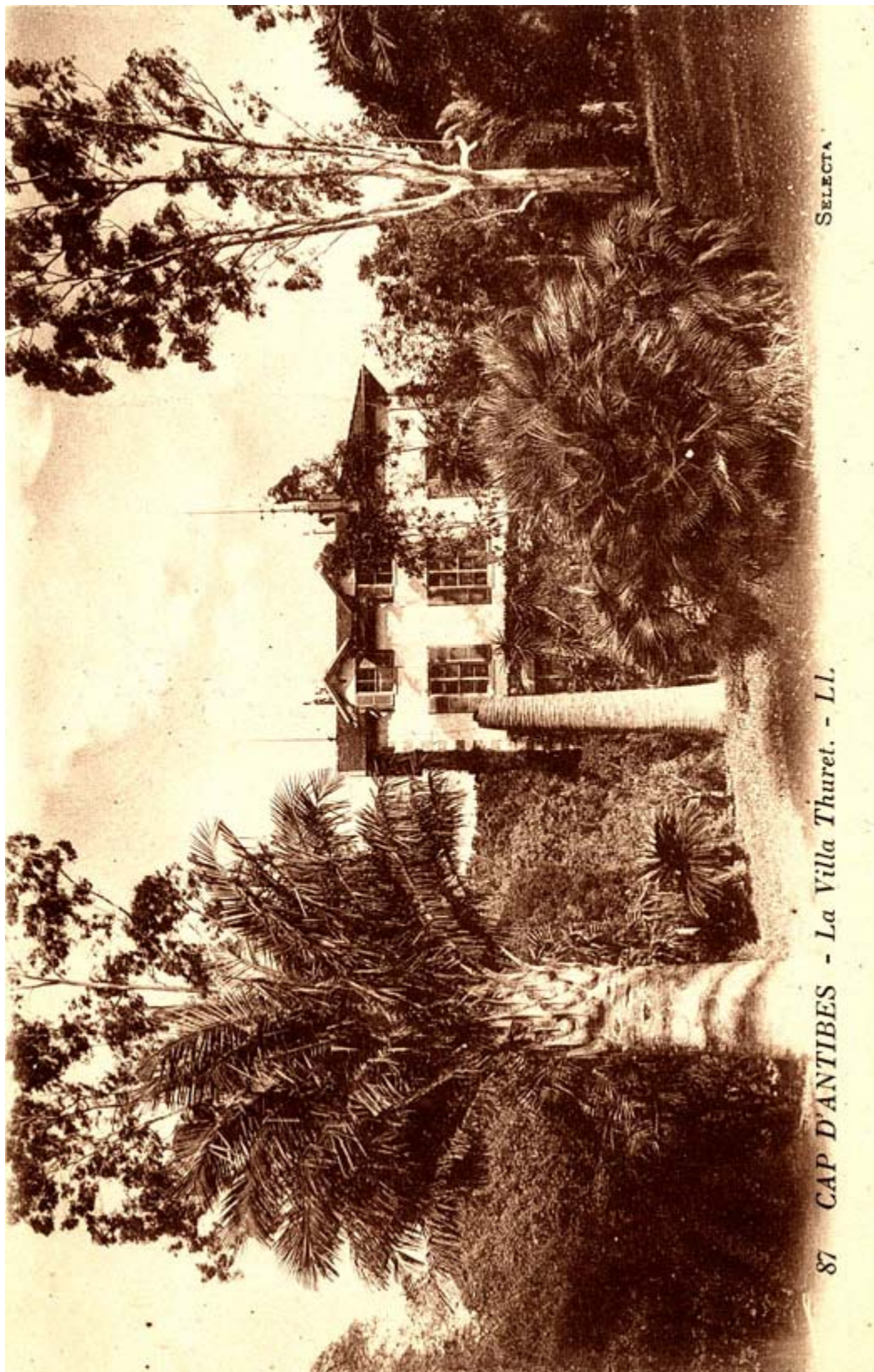
Acquis par l'Etat, pourvu des ouvrages nécessaires aux recherches, le laboratoire de la villa Thuret devait être mis entre les mains d'un directeur capable d'en tirer tout le parti qu'on était en droit d'en attendre. Le choix eût peut-être présenté des difficultés, si les circonstances n'avaient semblé au contraire le déterminer de la façon la plus évidente. Il se trouvait à ce moment, dans le midi de la France, éloigné de Paris par son état de santé, un savant botaniste, membre de l'Institut, Monsieur Charles Naudin, à qui l'élévation de son esprit et l'originalité de ses recherches faisaient une place éminente dans la science. Monsieur Decaisne, professeur au Jardin des plantes, qui connaissait et appréciait Monsieur Naudin, l'ayant eu longtemps pour collaborateur, le proposa et le fit accepter comme directeur de la villa Thuret. On ne pouvait souhaiter mieux. D'une part c'était mettre à la tête d'une création nouvelle un esprit large et ouvert, capable d'en comprendre toute l'utilité et de la diriger vers son but véritable, et de l'autre c'était donner à un des expérimentateurs les plus habiles et les plus entreprenants de notre temps un champ d'études digne de son activité. La suite a montré combien le choix

du Ministre avait été heureux. Les relations personnelles de Monsieur Naudin avec presque tous les jardins botaniques du monde, son assiduité à se tenir au courant de tous les progrès de la botanique et de l'horticulture en France et à l'étranger, ont fait depuis cinq ans affluer à la villa Thuret directement, au moins autant que par l'intermédiaire du Muséum, toutes les espèces ou races de végétaux qui peuvent avoir un intérêt pour le midi de la France, et celles dont l'étude peut se faire aux bords de la Méditerranée mieux que sous un autre climat. Grâce à des dons nombreux et à de fréquents échanges, les collections n'ont pas cessé de s'accroître ; et si la culture de quelques espèces a dû être abandonnée, celles-là ont été remplacées par des introductions nouvelles en plus grand nombre.

Outre ses études de toute sorte sur les plantes nouvelles et ses observations météorologiques et climatologiques, Monsieur Naudin a entrepris, depuis qu'il est à la villa Thuret, un travail de longue haleine, qui promet d'être aussi utile pour l'Etat et pour les particuliers qu'il est pour l'auteur hérisssé de difficultés. Nous vous parlons de la révision des *Eucalyptus* et de leur classification et description. A peine entrées depuis trente ans dans la pratique des plantations forestières, ces précieuses myrtacées de l'Océanie sont actuellement l'objet d'un engouement bien justifié. Mais, dans ce genre comme ailleurs, il y a à choisir, et toutes les espèces ne conviennent pas également bien à tous les terrains ni à tous les emplois. Malheureusement et en dépit des efforts les plus consciencieux, une grande confusion règne dans la nomenclature des *Eucalyptus*, et cela même dans les ouvrages botaniques, qui devraient servir de guide aux importateurs de graines et au pépiniéristes. La grande variabilité des caractères d'une même espèce depuis le plus jeune âge jusqu'à l'âge adulte est une des grandes causes de l'obscurité qui règne dans l'histoire de beaucoup d'eucalytus. Pour les connaître à fond, il faut voir germer, grandir, fleurir et fructifier chaque espèce. C'est ce travail de patience que Monsieur Naudin n'a pas craint d'entreprendre : au prix de longues recherches en Provence et en Algérie, ainsi que par correspondance, il a réuni à la villa Thuret environ 130 espèces ou formes distinctes d'*Eucalyptus*, dont une bonne partie a déjà fructifié et dont l'étude comparative lui fournira les matériaux d'un travail qui sera aussi intéressant pour le botaniste qu'instructif pour le planteur.

La visite que la société va faire des jardins de la villa Thuret lui montrera qu'ils continuent à mériter leur ancienne réputation et sont toujours les plus soignés et les mieux tenus du cap d'Antibes. Peu de propriétés, même à Cannes et à Nice, peuvent rivaliser sous ce rapport avec la villa Thuret, et ici le directeur est grandement assisté par le jardinier en chef, Monsieur Marchais, aussi habile semeur et multiplicateur que connaisseur consommé de la flore provençale spontanée et introduite. Et pourtant, jusqu'à ces derniers temps, tenir le jardin frais et vert en toutes saisons n'était pas chose aisée ; on peut dire qu'il y fallait des prodiges de soin et d'habileté prévoyante, car en été l'eau manquait absolument et ne pouvait être obtenue qu'à grands frais et en quantités fort insuffisantes. L'année dernière il a pu être installé un service de distribution d'eau qui porte la fraîcheur et la fécondité dans le jardin tout entier. On doit espérer que cette amélioration ne restera pas isolée, et qu'il pourra être fait plus encore pour un établissement qui le mérite si bien à tous égards.

Il n'est pas possible de faire dans une après-midi, quelque bien employée qu'elle soit, l'inventaire de toutes les richesses végétales de la villa Thuret, et la seconde partie de cette notice, qui sera consacrée à l'énumération des principaux végétaux de l'établissement, n'en pourra signaler que les plus remarquables. Elle est surtout destinée à renseigner ceux de nos collègues et des lecteurs du *Bulletin* qui n'ont pu prendre part à la session actuelle. Quant à ceux qui sont présents, un quart d'heure de promenade leur en apprendra plus que toutes mes descriptions.



La Villa Thuret à Antibes, carte postale, 1924
2Fi 2919

Fritz Mader, *La flore et les jardins des Alpes-Maritimes*, 1912
Article paru dans les *Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts*
des Alpes-Maritimes

Si nous en venons enfin aux *jardins d'agrément*, il est à peine besoin de rappeler que le littoral des Alpes-Maritimes est l'un des paradis de l'industrie horticole. A ce titre, les contrées plus méridionales autour de la Méditerranée (Sicile, Algérie, etc.) ne valent pas mieux, car si les neiges et les gelées nocturnes y sont encore un peu plus rares, les vents sont par contre plus fréquents et les sécheresses plus prolongées. On sait que la température fatale à beaucoup de plantes, surtout lorsqu'elles se trouvent en plein épanouissement, est à 3°5 au-dessous de zéro centigrade. C'est là un froid rare sur notre littoral, mais il peut parfois sévir, sauf peut-être dans les coins les plus abrités entre le Mont-Boron et la frontière italienne ; à Alger même, cette température a été dépassée. Les plantes auxquelles le climat convient en général résistent ordinairement à nos gelées toujours très courtes, pourvu qu'elles aient déjà atteint l'âge de la vigueur, et que les conditions du sol et de l'exposition leur soient favorables. La meilleure exposition pour un jardin est au sud-ouest ; en effet, les plantes engourdis par le froid souffrent généralement lorsqu'elles sont subitement réchauffées par les rayons du soleil levant ; en outre, les localités ouvertes à l'ouest étant réchauffées toute l'après-midi par le soleil d'hiver, le froid ne s'y fait sentir que sensiblement plus tard, sans atteindre forcément des températures aussi basses qu'à l'est.

Nous pouvons calculer à 5.000 le nombre de bonnes espèces bien rustiques à l'air libre, qui sont cultivées dans la plus riche collection de la Côte d'Azur, à la Mortola. Il y en a peut-être un bon millier d'autres que l'on trouve éparées çà et là, dans d'autres jardins. Il faut dire toutefois que ces résultats, presque entièrement dus à l'initiative privée, ne donnent qu'une faible idée de la richesse *possible* de nos collections ; beaucoup de celles-ci ont d'ailleurs disparu, ou peu s'en faut, après la mort de leurs premiers propriétaires, dont les héritiers ne partageaient pas l'intérêt pour les plantes, et nombre d'espèces, pourtant rustiques et décoratives, ne s'y trouvent plus aujourd'hui. D'autre part, bien des contrées très riches et intéressantes n'ont livré jusqu'ici qu'une part très modeste de leurs trésors, à cause de la difficulté d'accès ou de l'absence de tout commerce horticole ; l'Australie occidentale, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie sont notamment dans ce cas. Il y a lieu d'ajouter que nous ne savons rien sur les conditions de sol et d'humidité où croissent beaucoup d'espèces exotiques ; plus encore que dans le choix défectueux ou le mauvais état des semis, il y a là une source de déboires, indépendante de la rusticité des espèces. La plupart des jardins de la Côte d'Azur sont, du reste, très ensoleillés et assez difficilement arrosables ; il est évident que, dans les vallons ombragés, humides et abrités, beaucoup de plantes prospéreraient qu'il est inutile de vouloir acclimater sous d'autres conditions. C'est du reste la grande variété de végétaux provenant de contrées à climats assez différents qui fait surtout le charme de nos jardins ; quoique venant mieux dans les parcs, forcément rares et peu remarquables, de nos vallées montagneuses, les arbres à feuilles caduques, les conifères et les buissons des régions boréales (platanes, chênes, marronniers des Indes, épicéas, ifs, etc.), viennent encore fort bien sur le littoral. Quant à la flore exotique qui lui donne surtout son cachet, elle a été souvent qualifiée de *tropicale* ; ce nom lui convient jusqu'à un certain point, en tenant compte de la physionomie des végétaux, mais ceux-ci proviennent en très grande partie de contrées à climat tempéré, chaud et sec, analogue à celui de Nice : Asie occidentale, îles Canaries, Himalaya, Chine méridionale, Japon, Californie, Floride, hauts plateaux du Mexique et du Pérou, Chili, Brésil méridional, Australie orientale, Afrique australe. Il y a néanmoins certaines plantes indigènes, dans des contrées essentiellement plus chaudes où les gelées sont inconnues, qui ont cependant démontré leur rusticité. D'une manière générale, on peut dire que l'expérience seule peut résoudre cette question, mais que les végétaux provenant

de contrées tropicales à climat sec, sans grands extrêmes, peuvent être introduits avec chance de succès ; témoins les quelques plantes de l'île Formose, de la Nouvelle Calédonie, etc., que l'on voit dans nos cultures.

A moins qu'une espèce ne soit directement introduite par un bon connaisseur, il arrive très facilement qu'elle passe sous un faux nom ; l'étude d'une flore exotique aussi riche est donc encore bien plus difficile que celle de la flore indigène. Quelques jardins ont du moins des plaques indicatrices aussi exactes que possible, apposées aux plantes dont elles indiquent le nom. Outre quelques catalogues des principales collections, il y a lieu de consulter, au sujet de la flore exotique, les travaux de notre éminent confrère le docteur E. Sauvaigo (*Enumération des plantes cultivées*, etc., volume 1, Nice, 1890 ; *Les cultures sur le littoral de la Méditerranée*, Paris, 1894) et un opuscule de M. B. Chabaud (*Les jardins de la Côte d'Azur*, Toulon, 1910). Quant aux principaux jardins à visiter aujourd'hui, en voici l'énumération, ainsi que la date de leur aménagement : à Cannes et à Golfe-Juan, localités remarquables par le sol siliceux frais et tendre, favorable à beaucoup de plantes rebelles aux terres calcaires, l'*Hôtel du Parc* (créé par le duc de Vallombrosa, en 1853), la *villa Rothschild* (1180), les *Villas Menier et Valetta* (ancienne propriété Dognin ; 1873), l'*Etablissement horticole des Cocotiers* (1879) ; au cap d'Antibes, la *Villa Thuret* (1856 ; cédée en 1877 à l'Etat, et dirigée depuis par des savants de marque, d'abord feu Monsieur Ch. Naudin, aujourd'hui Monsieur Poirault), la *Villa Eilenroc* (remarquable surtout par son site très pittoresque) ; à Nice, la *Villa des Palmiers* (1865 ; sur le chemin de Fabron) ; le *Jardin Robertson-Proschowsky* (1893 ; plus haut sur la colline), le *Parc Chambrun* (1837), la *Villa Liserb* (1872), le *Parc Valrose* (1867 ; doit être acquis par la ville de Nice), la *Villa Vigier* (1862 ; à l'est du Port) ; sur le Mont-Boron, du côté de Villefranche, la *Colline de la Paix* (riche collection de cactus, établie depuis 1892 par Monsieur Roland-Gosselin) ; à Monte-Carlo, les *jardins du Casino* (1879) ; à Menton-Garavan, la *Villa Paradou* (1882 ; jadis à Monsieur Kennedy) ; enfin, à la *Mortola* (Italie), à mi-chemin entre Menton et Vintimille, le célèbre *Jardin Hanbury* (1867), autour du Palazzo Orenco.

Nous devons nous borner évidemment ici à une exposition très sommaire de ces richesses végétales. Ce qui frappe le plus les voyageurs venant du Nord, ce sont les palmiers et les plantes arborescentes d'un type analogue. Monsieur le Docteur Roberston-Proschowsky, qui possède dans son jardin la collection la plus riche du littoral, a écrit une remarquable étude intitulée *Les Palmiers sur la Côte d'Azur* (Paris, 1907). Le nombre d'espèces cultivées aujourd'hui à l'air libre s'élève à une centaine et pourrait aisément être doublé. La plus anciennement introduite et la plus répandue est le dattier (*Phoenix dactylifera*), dont on peut voir de beaux sujets, atteignant de 10 à 20 mètres de haut, à Cannes, Nice (Carabacel), etc., mais non pas sur les promenades du bord de la mer, où on s'obstine à vouloir les exposer aux vents marins qu'ils craignent. Sur le sol sablonneux de Bordighera, à l'est de Vintimille, le dattier est cultivé en grand, pour ses jeunes feuilles appréciées dans certaines cérémonies du culte catholique et israélite ; on sait par contre que les dattes, quoiqu'elles produisent généralement des graines fertiles, ne parviennent pas ici à la maturité parfaite, pas plus d'ailleurs qu'à Alger ; cela non pas à cause du froid, mais parce qu'il leur faut les journées invariablement ensoleillées des oasis désertiques. Une exception remarquable est un palmier dans la propriété de M. V. de Cessole, à Mantéga (Nice) ; il produit tous les ans de nombreux fruits excellents d'un brun noirâtre, ce qui lui a valu le nom de *Phoenix melanocarpa* (Sauvaigo), et des graines souvent fertiles ; nous ne savons pas s'il s'agit d'une variété insuffisamment connue ou plutôt d'un hybride. On sait que tous les palmiers sont dioïques, c'est-à-dire que, selon les individus, ils produisent soit des fleurs mâles ou fertilisantes, soit des fleurs femelles, qui se changent en fruits lorsqu'elles sont fécondées ; les croisements entre espèces voisines sont surtout fréquents chez les végétaux dioïques, et ils le sont tellement dans le genre *Phoenix* qu'ils prédominent parfois dans les

cultures. On peut toutefois compter, chez nous, environ 10 bonnes espèces de ce genre. Il faut surtout citer le palmier des îles Canaries (*Ph. Jubæ Christ*), dont les jeunes sujets sont répandus sous le nom de *Phœnix tenuis*. Cet arbre, introduit par le vicomte de Vigier, est remarquable par son tronc très robuste, supportant une magnifique couronne de feuilles dont on peut compter une centaine sur un même pied, élégamment atténuées et d'un beau vert dans la var. *Vigieri*, obtuses et grisâtres dans la var. *Glauca Hort*. Plus rustique que le dattier, cette espèce mûrit parfaitement ses fruits, qui se sèment même spontanément, mais ne sont guère mangeables même dans leur patrie ; certains pieds (*Ph. Mariposæ Sauvaigo*) produisent cependant des fruits bien plus gros, comestibles sans valoir les dattes : là encore il pourrait s'agir d'hybrides. Les *Ph. Sylvestris*, *senegalensis* et autres se rapprochent assez de précédents. Par contre, il y a au moins deux espèces à tronc mince et élancé, couronné d'un petit nombre de feuilles assez courtes : l'une, cultivée sous le nom de *Ph. Leoensis*, est originaire de l'Abyssinie ; l'autre est le *Ph. Reclinata*, de l'Afrique australe. Le genre *Cocos* est représenté par un nombre indéterminé d'espèces du Brésil méridional et de l'Argentine, à petits fruits souvent bons à manger. La plus commune, surtout à Golfe-Juan, est le *C. Romanzoffiana*, à port rappelant beaucoup celui du cocotier, limité aux régions tropicales ; parmi d'autres formes voisines, mais plus robustes dans toutes leurs parties, l'une, cultivée à Menton-Garavan sous le nom de *C. flexuosa*, a produit d'énormes inflorescences que l'on peut voir au petit musée de la Mortola. Un autre groupe de ce genre se compose d'espèces plus petites, à feuilles gracieusement arquées, en crête de coq. Le *Jubæ spectabilis* du Chili, à tronc très large, est très rustique ; un des plus gros de l'Europe, à la villa Thuret, a malheureusement perdu sa couronne, il y a quelques années. Les beaux *Archontophoenix* d'Australie, les *Howea* et les *Kentia* des îles océaniques, peu élevés mais à feuillage très élégant, sont encore peu répandus. Pour ce qui est des palmiers à feuilles en éventail, le *Trachycarpus excelsa* de Chine, au tronc naturellement enveloppé d'un manteau de poils rudes, est le plus rustique et le plus commun. Parmi les plus décoratifs, il faut citer les *Washingtonia (Pritchardia) filifera et gracilis*, de Californie, aux gros troncs d'une croissance très rapide, les *Livistona (australis, chinensis, olivæformis, mariæ*, ce dernier feuillage d'un rouge pourpre), *l'Erythea armata* ou *Brahea Rœsli* ((feuilles raides, d'un gris argenté), le *Brahea calcarata*, enfin plusieurs *Sabal (Blackburneanum, princeps, etc.*, aux feuilles énormes).

Les *cycadées*, au tronc riche en sagou, sont plus rapprochées des conifères par leurs inflorescences, mais elles ressemblent assez aux palmiers par leur port, quoiqu'elles soient faciles à distinguer, notamment à leurs feuilles très dures et très raides. Elles croissent très lentement, mais peuvent vivre des siècles, ce qui rend très chers les pieds adultes. En visitant tous les jardins, on peut voir çà et là des représentants de presque toutes les espèces connues ; mais la seule qui soit répandue, parce qu'elle mûrit ses graines et pousse plus vite, est le *Cycas revoluta*, du Japon méridional. Quant aux *arbres-fougères*, on pourrait cultiver un grand nombre d'espèces de ces végétaux si gracieux (genre *Dicksonia, Alsophila, Cyathea*, etc.), mais à condition de leur réserver des recoins humides, très ombragés et surtout abrités contre les vents ; aujourd'hui, ce n'est que très exceptionnellement qu'on en voit quelques pieds. Les graminées géantes sont surtout représentées par les *bambous*, difficiles à déterminer sauf à la floraison, qui, malgré la croissance primitivement très rapide des chaumes, n'a lieu qu'après de longues années et généralement à la même époque dans une même localité. Le *Bambusa mitis*, qui forme d'énormes fourrés semblables aux jungles des Indes (villa Vigier, parc Chambrun, etc.) et le *Phyllostachys nigra*, aux chaumes d'un noir d'ébène, paraissent être surtout répandus ; tous les deux sont originaires de l'Asie orientale. Citons encore le roseau des Pampas (*Gynerium argenteum*), si élégant avec ses longues feuilles grises retombantes et ses grands épis, d'un blanc brillant ou rosés. Enfin, la famille des liliacées comprend plusieurs genres arborescents : les *Yucca* de l'Amérique centrale, aux

touffes de feuilles généralement piquantes et souvent très raides, aux épis de belles fleurs blanches, dressés (*Y. gloriosa*, *guatemalensis*, *Mazeli*) ou pendants (*Y. australis*) ; les *Dasylyrion*, à troncs bas et trapus, portant des feuilles jonciformes ou graminoides et dentées en scie, tandis que les fleurs verdâtres sont agglomérées sur des hampes énormes. Le vrai dragonnier des îles Canaries (*Dracæna Draco*), assez frileux, est rare dans nos cultures ; mais on y trouve plusieurs espèces du genre voisin *Cordyline*, notamment le *C. australis* de la Nouvelle-Zélande, aux touffes de feuilles semblables à celles des iris et aux épis de petites fleurs blanches paraissant deux fois dans l'année. Enfin, le bananier (*Musa paradisiaca*) mûrit parfaitement ses fruits, dans les meilleures expositions du littoral, et l'on cultive plusieurs espèces voisines aux grandes feuilles décoratives (*Musa Ensete*, *Strelizia augusta*).

Les plantes grasses qui n'ont naturellement, en Europe, que de très humbles représentants (orpins, grassettes), nous montrent ici une foule de géants exotiques : les *agaves* ou faux aloès, dont les énormes rosettes piquantes émettent en fin de vie, après une dizaine d'années, une hampe florale qui atteint en quelques mois 5 à 12 mètres de haut, selon l'espèce (on peut en voir une collection unique, à la Mortola) ; les *Furcræa* ou *Fourcroya*, qui, avant de produire leur hampe, ont plutôt l'air de yuccas à tronc assez élevé, mais privé de branches ; les vrais *aloès* d'Afrique, buissons ou petits arbres très rameux, à rosettes de feuilles généralement très succulentes et piquantes, plus petites que celles des agaves, et à magnifiques floraisons rouges ou jaunâtres ; les *cactus*, aux ramifications ordinairement privées de feuilles, à articulations en forme de raquettes (*Opuntia*) ou semblables à de longs bras raides ou encore à d'énormes serpents, chez les « cierges » du Mexique ou du Pérou (*Cereus*), dont on voit d'énormes exemplaires à Monte-Carlo, Antibes, etc. Plusieurs euphorbes africaines (*Euphorbia canariensis*, etc.) ressemblent beaucoup à ce groupe de cactées, mais leur suc est laiteux et vénéreux, et leurs petites fleurs peu apparentes diffèrent des floraisons brillantes des cactées, dont se rapprochent par contre celles des ficoïdes (*Mesembrianthemum*), aux tiges couchées et inermes, largement étalées par-dessus les murs et les rocailles. Citons enfin les *Stapelia*, originales asclépiadées du Cap, à fleurs poilues et marbrées attirant les mouches par leur odeur infecte, et les *Kleinia*, qui ne diffèrent des cinéraires que par leurs tiges ou leurs feuilles charnues.

Les conifères ne sont qu'assez faiblement représentés dans nos jardins. Le cyprès élancé (*Capressus sempervirens*), dans ses deux formes à rameaux densément appliqués ou par contre étalés, a été très anciennement introduit et se voit communément dans les allées d'accès des anciennes constructions ou dans les cimetières ; il est même naturalisé sur les pentes rocailleuses. Le cyprès de Monterey (*C. macrocarpa*), plus vigoureux et d'une croissance très rapide, est également très répandu, soit dans la forme typique qui présente de tous les conifères la ramure la plus puissante, soit dans la forme pyramidale (*var. fastigiata*) ; cette superbe espèce, originaire du littoral de la Californie, vient très bien au voisinage de la mer (Nice au Lazaret, cap d'Antibes, île Saint-Honorat). Les sapins sont surtout représentés par l'*Abies Pinsapo*, de l'Espagne méridionale, et les pins par le beau *Pinus Canariensis*, de Ténériffe. On voit souvent les trois espèces de vrais cèdres, le *Cedrus Deodara*, de l'Himalaya, magnifiquement représenté au parc Chambrun, le *C. Libani*, de Syrie (très bel arbre, notamment à la villa des Cèdres, boulevard de Cimiez) et le *C. atlantica*, d'Algérie (planté même dans quelques reboisements : mont Férier sur Levens). Les arbres géants de Californie (*Sequoia sempervirens* et *gigantea*) viennent bien dans les expositions un peu humides et ombragées. Le genre *Araucaria* est surtout représenté par des espèces australiennes : l'*A. excelsa*, de l'île Norfolk, au port si régulier, dont les plus âgés à l'air libre en Europe se voient à la villa des Palmiers (Nice-Fabron), l'*A. Bidwilli*, du Queensland, qui prospère merveilleusement sur les terrains siliceux (Cannes, villa Thuret, etc.) ; le genre *Dammara*, assez voisin, compte bien moins de représentants. Les *Casuarina*, arbres singuliers à rameaux herbacés privés de feuilles, se rapprochant des cupulifères par leur floraison, et

donnant un bois excessivement dense et lourd, ont assez l'aspect de conifères, surtout dans l'espèce la plus répandue, connue sous le nom de *C. tenuissima*, mais paraissant être le *C. Cunninghamiana* Miq., d'Australie ; c'est un arbre de croissance très rapide, fort élégant et élancé, pouvant remplacer le cyprès en tant que brise-vent ; une autre espèce moins robuste, le *C. stricta* Ait., a des rameaux grisâtres longuement pendants, qui lui donnent un air très spécial.

Il serait bien trop long d'énumérer, même approximativement, les arbres à feuillage persistant qui ornent nos jardins. Quelques-uns sont remarquables par la beauté ou l'ampleur de leurs feuilles : les camphriers de Formose (*Laurus Camphora*), le *Magnolia grandiflora* de la Louisiane, également recommandable par ses grandes fleurs odorantes, mais surtout les figuiers exotiques (*Ficus macrophylla*, d'Australie, au tronc enveloppé de racines aériennes, venant très bien de Beaulieu à Menton ; *F. elastica*, *F. rabiginosa*, *F. imperialis*) et certaines araliacées (*Mesopanax*, *Tetrapanax*, *Oreopanax*, etc.). D'autres, au feuillage très léger, présentent un aspect très gracieux, comme le faux poivrier du Pérou (*Schinus Molle*) ou certains « mimosas » d'Australie (*Acacia dealbata*, etc.), appréciés aussi par la profusion de petites fleurs jaunes odorantes, qu'ils produisent dans la saison d'hiver ; d'autres espèces du même genre, à feuilles remplacées par des phyllodes (pétioles élargis et aplatis), sont dans le même cas. Mais ce qui frappe surtout les visiteurs, c'est le développement énorme des Eucalyptus australiens, dont les plus âgés, introduits depuis 1860, dépassent déjà de beaucoup toutes les essences indigènes. L'*E. globulus*, surtout répandu, remarquable par son écorce qui se détache chaque année en longues lanières, ses feuilles qui pendent verticalement, d'ailleurs très différentes de celles des jeunes pieds, et ses fleurs à longues étamines rayonnantes, peut acquérir une grande importance en raison de la production rapide d'une forte quantité de bois, très appréciable lorsqu'il est coupé dans la saison propice. On abuse généralement de la facilité de résister à la taille que présente cet arbre ; nous en avons vus dont on a simplement coupé la moitié supérieure du tronc, sur une dizaine de mètres, sans d'ailleurs que l'arbre périsse. Le plus beau que l'on puisse voir aujourd'hui, parce qu'on l'a laissé croître à sa guise, se voit entre la place d'Armes et les prisons de Nice, près du talus du chemin de fer ; il n'a pas moins de 40 mètres de haut. Parmi les autres espèces introduites du même genre (20 ou 30 en tout), l'*E. viminalis*, aux rameaux gracieusement pendants, est le plus commun ; on voit aussi assez souvent un arbre aussi rapide de croissance et plus rustique que l'*E. Globulus*, très élégant par le contraste de son écorce blanchâtre avec son feuillage foncé ; c'est probablement l'*E. regnans*, qui atteint en Australie la plus grande élévation que l'on puisse voir de nos jours dans le règne végétal (environ 150 mètres). Les plus beaux massifs d'eucalyptus de notre région se trouvent à Golfe-Juan et au cap d'Antibes. Dans la même famille des myrtacées, nous citerons encore le *Melaleuca linariifolia* Smith, petit arbre australien, à écorce blanchâtre rappelant celle du bouleau et à feuilles menues, assez semblables à celles de l'if, sur lesquelles tranchent en été d'innombrables fleurs à étamines blanches ; on en voit trois beaux pieds à Nice, dont le plus ancien de l'Europe, donné en 1811 par l'impératrice Joséphine au naturaliste Risso, se trouve dans les jardins du lycée ; il a malheureusement beaucoup souffert par sa transplantation récente, imposée par les nouvelles constructions.

Beaucoup d'arbustes et d'arbrisseaux, décoratifs par leur feuillage ou leurs fleurs, se font également remarquer dans nos jardins : les *Camellia* du Japon, *Fuchsia* de l'Amérique du Sud et de la Nouvelle-Zélande, *Dahlia* du Mexique, *Datura* du Pérou, *Rhododendron* de l'Himalaya et de la Chine, *Veronica* de la Nouvelle-Zélande, *Salvia* du Mexique. Les plantes grimpantes fleuries, si développées sur les murailles et les tonnelles, frappent encore davantage l'œil : les *Bougainvillea* du Brésil, aux bractées pourpres recouvrant de vastes espaces, le suave *hélioïtrophe* du Pérou, les éclatants *Pelargonium* du Cap, les rosiers si variés, les *Bignonia*, *Tecoma*, *Tropæolum*, *Ipomæa*, *Cobæa*, *Passiflora* ; sans compter les *Ephedra* et les *Muehlenbeckia*, modestes mais si légers, et le lierre indigène, au feuillage brillant. Enfin,

des herbes à belles fleurs remplissent les parterres concurremment avec celles qui sont exportées : *hortensia*, cinéraires (*Senecio cruentus*, etc.), *jacinthes*, *Freesia*, *Ixia*, *Canna indica*, et beaucoup d'autres.

Il est naturel que, sous un climat si favorable, bien des espèces introduites, à dessein ou involontairement, se soient propagées et se comportent aujourd'hui comme des plantes indigènes. Il y en a, dans les Alpes-Maritimes, quelques centaines qu'il serait fastidieux d'énumérer. Le caroubier (*Ceratonia Siliqua*), probablement implanté à une époque ancienne, forme de véritables massifs sur les pentes rocailleuses chaudes entre Nice et Vintimille, où l'on voit de fort vieux troncs, notamment autre de Cabbé-Roquebrune. L'arbre de Judée (*Cercis Siliquastrum*), aux fleurs intensément pourprées, paraissant avant les feuilles sur le vieux bois, est abondant dans certaines localités ; il en est de même du grenadier (*Punica Granatum*), du laurier (*Laurus nobilis*) et d'une forme arborescente du ricin (*Ricinus communis var. africanus*), ce dernier limité au littoral entre le Mont-Boron et la frontière italienne. Le faux acacia (*Robinia Pseudacacia*), planté dans les reboisements, et le noyer (*Juglan regia*) se rencontrent souvent dans la région montagneuse. Mais ce qui frappe surtout dans la zone la plus chaude du département, c'est l'abondance de certaines plantes grasses, primitivement importées d'Amérique : le figuier de Barbarie (*Opuntia Ficus-indica*), l'*O. monacantha*, deux agaves (*Agave americana*, *A. picta*), qui se propagent surtout par des racines adventives ; le *Mesembrianthemum edule*, du cap de Bonne-Espérance, est dans le même cas.

Nous n'avons pas eu la prétention de donner, dans ces quelques pages, une idée équivalente de cette flore, qui compte au bas mot dix mille espèces indigènes, naturalisées ou cultivées à l'air libre. Nous croyons toutefois avoir fait notre possible pour faire ressortir l'intérêt exceptionnel que présente, au point de vue botanique, cette belle région des Alpes-Maritimes.



5. Villa et jardin à Nice. 10Fi 1610

Les jardins et les architectures de la villa Maryland, Article publié dans *L'Illustration*, 25 mars 1922

Jusqu'en ces dernières années, la plupart des jardins de la Côte d'Azur s'inspiraient d'une formule qui semble rechercher, avant tout, la sensation d'exotisme. On songeait moins à utiliser les ressources de cet admirable climat qu'à en démontrer la douceur, et le palmier intervenait autant comme symbole que comme élément décoratif. Dominant de cinq ou six mètres les dattiers de nos salons, mais bien petit comparé à ses frères de Biskra, il était le roi autour duquel se rangeaient en humbles satellites les arbres verts qui, par la variété de leur port ou de leurs nuances, adoucissent le hiératisme un peu froid de l'arbre du désert. Les arbustes à feuilles caduques étaient en général proscrits, car leur feuillage apparaît à l'heure où les villas se ferment. Dans les jardins habités seulement l'hiver et quelques semaines de printemps, de janvier à mai, on doit faire abstraction de la végétation estivale pour obtenir le maximum d'effet en contre-saison ; peu importe qu'à l'époque des chaleurs torrides la végétation s'assoupisse comme elle s'endort chez nous pendant l'hiver : le maître est absent. Il est donc inutile de multiplier les rideaux toujours verts qui, au plus fort de la canicule, maintiendront les grandes lignes du jardin en encadrant des zones de fraîcheur. On n'est plus astreint aux conceptions impératives du jardin italien ou du jardin arabe, préoccupées surtout de ménager l'ombre et la verdure durant l'été : on ne vise au contraire qu'à nous offrir du soleil et des fleurs pendant l'hiver. D'autre part, on tient à ménager les vues qui s'ouvrent, le long de cette côte privilégiée, sur la mer de jade ou d'indigo, sur des montagnes plus luxuriantes que les plus fertiles vallées, sur une campagne semée de maisons blanches ou de murs dont les couleurs éteintes s'illuminent de géraniums et d'oranges. Enfin, sauf de très rares exceptions, il faut assigner une limite aux frais d'entretien.

Presque toujours les accidents naturels du terrain préparent les perspectives. On se trouve ainsi amené à adopter un style paysager, assez libre, où les agaves panachés, les fusains, les houx, opposent leurs taches ivoirines au vert foncé des troènes et des ifs, tandis que des haies de thuyas et de bambous, employées comme brise-vent, abritent la rocaille obligatoire où les aloès, les cierges, les figuiers de Barbarie, les cactus dessinent des ensembles curieux, sans arriver cependant à produire l'illusion tropicale obtenue avec plus de simplicité, à la villa Tasca, le joyau de la campagne palermitaine. Garanties de la brise par les eucalyptus et les caroubiers, mimosas, poivriers, escallonias, bougainvillées, bignonias ajoutent leurs cascades de fleurs à celles des arbustes de notre printemps ; les glycines mauves accrochent leurs grappes aux pompons d'or du *Banks de Fortune* ; et ce flamboiement aérien estompe les massifs débordant de tulipes, de cinéraires ou d'œillets avivés par les touches sombres auxquelles se réduira le jardin d'été : plantes taillées, arceaux, gloriettes, touffes de myrtes dont l'odeur délicieuse se marie, le soir, au parfum des roses ; cyprès pyramidal piquant, comme au pays de Roméo, sa silhouette audacieuse vers le ciel. On obtient ainsi un ensemble qu'il serait assez difficile de rattacher à un style quelconque : c'est le style « Côte d'Azur », presque aussi distinct des jardins du Midi que des pseudo-jardins du Nord, ne rappelant en rien, malgré ses soucis de perspective, le style anglais, mais répondant au programme saisonnier qui l'inspire, et, en somme, fort agréable en son genre, même pour les gens de goût, s'il garde une certaine tenue.

Depuis quelques années, une orientation nouvelle se dessine, influencée par l'école anglaise de la fleur libre, qui masse les plantes vivaces de façon à accentuer les taches de couleurs tout en combinant la diversité et l'irrégularité de leur tenue pour obtenir un pittoresque artificiel ; en même temps, se précise une évolution vers le jardin régulier que beaucoup croient avoir rapportée de leurs voyages en Italie et que favorise le ton des jardins créés en Espagne, au Maroc, en Provence, par Monsieur Forestier, avec l'idée bien arrêtée,

semble-t-il, d'adapter à la vie occidentale moderne, en leur donnant plus de souplesse, les caractéristiques principales des anciens jardins d'Orient. Les deux tendances sont assez difficiles à concilier, et quelques propriétaires préfèrent les juxtaposer. Lorsqu'on possède un espace suffisant pour ne point risquer des heurts choquants, cet électisme me semble infiniment préférable, pour le plaisir des yeux et le repos de l'esprit, à l'unité réclamée par les doctrinaires. Un des premiers essais en ce genre, sinon le premier, fut réalisé, il y a quelques années, par une Américaine du goût le plus raffiné, Madame Wilson ; et les jardins de la villa Maryland, d'une opulence sans égale, peuvent être cités comme un modèle du genre.

Le Cap Ferrat, longtemps dédaigné du snobisme, qui le trouvait trop écarté du centre de la vie mondaine, est un coin idéal. Le promontoire, détaché brusquement de la route basse entre Nice et Beaulieu, s'avance à plusieurs kilomètres dans la mer, tantôt par vallonnements insensibles, tantôt par pentes brusques, à une centaine de mètres d'altitude. Des bois d'oliviers arrêtent sur le plateau les vents du large ; la falaise protège les parties basses où le flot baigne des champs de giroflées. Sauf les jours de bourrasque, la buée marine n'apporte point dans l'air le sel des gouttelettes pulvérisées par le vent ; elle entretient dans l'atmosphère une humidité douce aux fleurs. En même temps qu'aux envolées de décor ou de perspective, les accidents du terrain s'adaptent aux caprices de la végétation. L'art et la fantaisie pouvaient donc se donner carrière : ils ont pleinement réussi. « Les jardins de Maryland, nous dit Monsieur Albert Maumené, constituent, autant par leur conception, leur harmonieux accord avec l'architecture de la demeure, avec laquelle ils s'identifient et se soudent intimement, par leur exécution comme par leur décoration florale, une œuvre d'un caractère bien spécial, auquel on n'est pas habitué et que, pour cela, on peut apprécier différemment. Mais on ne peut contester la recherche d'art dont ils sont une intéressante manifestation ».

Ce jardin comprend en réalité une série de jardins, de notes très différentes, reliés par d'habiles transitions. On y trouve un jardin de fleurs à l'italienne, un jardin sauvage où des allées irrégulières de gazon courent entre des masses de plantes vivaces, le jardin antique ou jardin romain. Toute allure exotique a été formellement rejetée. Dans ce vaste ensemble, deux habiles photographes en couleurs, Messieurs Agié et Piaget, ont choisi les scènes les plus typiques, parmi lesquelles le jardin romain et l'allée verte, à l'anglaise, qui forme le frontispice de ces pages.

Cette allée me paraît un ravissant exemple des effets que l'on peut obtenir en transportant légèrement la formule anglaise des *mixed-borders*. A ces groupes de plantes vivaces, nos voisins d'outre-Manche demandent un effet agreste contrastant avec la rigidité des massifs où s'alignent en files régulières bégonias, géraniums et autres plantes molles ; ils se préoccupent peut-être encore davantage de répartir les espèces en vue d'obtenir des floraisons successives pendant toute la belle saison. Pour arriver à ce résultat, ils imaginent des assemblages compliqués où l'on compte souvent quatre vingt groupes de plantes différentes pour une plate-bande de 25 mètres sur 2 m 50 de largeur. Or, nombre de plantes vivaces manquent de tenue, et si les dissemblances excessives de leur port, de leur taille, de leur feuillage se prêtent à certains effets, elles engendrent vite l'aspect fouillis. En outre, beaucoup d'Anglais – ou d'Anglaises – semblent marquer une préférence pour certaines fleurs un peu terne, telles que les asters, les delphiniums aux tons de pastel, et autres. Ils apprécient, certes, la fraîcheur de nuances que l'humidité de la côte apporte à leurs pois de senteur, à leurs roses, à leurs délicats *puppy pavers*. Mais on voit aussi dominer dans les massifs les taches grises ou blanches, tantôt par goût, tantôt par raison d'économie. Car, malgré l'abondance des plantes vivaces, le choix devient assez limité quand on veut épargner la main-d'œuvre et maintenir l'harmonie dans les floraisons de transition.

A la Villa Maryland, on ignore les préoccupations budgétaires. Au lieu d'étager les floraisons dans une même plate-bande, on pourrait les distribuer sur divers points du jardin présentant un cadre approprié à la gamme de chaque époque. Mais on aime s'entourer d'une exubérance sans limite, qui d'ailleurs, ne dédaigne point les moyens très simples. Dans cette allée anglaise tout à fait remarquable, il suffit de quelques masses de tulipes, de jacinthes et de narcisses, éclairées de boule de neige s'opposant au feuillage empourpré des prunus, pour faire vibrer les mille nuances passagères des arbres montrant leurs premières feuilles. L'allure basse, toujours raide, des plantes bulbeuses s'accorde ici avec le flou des seconds plans et assure un certain équilibre aux arabesques des touffes sur le gazon.

Alors que le printemps nous offre tant de couleurs éclatantes, on a préféré se maintenir dans les tonalités douces ; c'est à peine si les massifs bordant les arcades de cyprès présentent quelques notes plus soutenues. De telles symphonies, très différentes de celles auxquelles nous ont habitués les jardins du Midi, ne furent sans doute point conçues en un jour ; leur perfection atteste des études persévérantes et de nombreux tâtonnements ; elle fait grand honneur au jardinier qui sut les réaliser.

Le jardin romain – le fait n'enlève rien à son mérite – ne pouvait être une reconstitution exacte de l'antique, car les documents nous font défaut. Pausanias et d'autres, qui nous ont laissé des renseignements précis sur beaucoup de monuments anciens, semblent attacher une minime importance à la description des jardins. Pline lui-même ne nous apprend pas grand chose et nous serions fort embarrassés pour nous représenter les parterres d'Horace. Il y a quelques années on imagina de rendre un peu de vie aux ruines du Forum en y ressuscitant les jardins ; à Pompéi, aussi, on entretient aujourd'hui des plantes vertes dans l'atrium des Vettii. Ces attractions touristiques paraissent, en général, d'une vraisemblance et d'un goût discutables. Les vestiges des jardins de Pompéi, plus nets que ceux de Tusculum et de la campagne romaine, sont eux-mêmes bien vagues. Les plus importants de ces jardins s'étendaient en terrasses devant la villa de Diomède ; ils consistaient surtout en cours dallées où des espaces géométriques étaient garnis d'arbres verts ; des portiques et des colonnes enguirlandées de vignes se raccordaient à l'architecture générale de la demeure. Dans les maisons plus simples, le jardin se réduisait sans doute à quelques motifs de verdure entourant la fontaine de l'atrium et affectant une disposition dont peuvent nous donner une idée les broderies de basilic que l'on voit à Vérone, ou, près d'Albano, dans le cloître du couvent grec de Rocca di Papa, et sans doute ailleurs. Ces lignes générales, très sobres, ne doivent pas être confondues avec le style des jardins italiens de la Renaissance ; il semble toutefois permis d'en reconnaître l'esprit dans plusieurs cours des palais de Rome ou de Florence et dans l'ancien patio espagnol. C'est cette ambiance très caractéristique d'un autre âge qu'on a voulu rappeler dans les jardins de Maryland, en évitant à la fois l'anachronisme choquant et le souci exagéré de l'exactitude archéologique, mais sans crainte d'introduire dans un cadre antique les fleurs les plus modernes.

La pergola semble un compromis heureux inspiré du style pompéien et des idées italiennes. Le motif architectural garde la prédominance sur la décoration florale qu'on a voulu légère, ne heurtant point la teinte passée des colonnes. Quelques potées de cinéraires et d'œillets jettent la note un peu vigoureuse appelée par les soubassements pompéiens ; mais les lianes, au feuillage aéré, montent en couleurs discrètes mises en valeur par le vert sombre des murs de cyprès. Peut-être a-t-on abusé des statues qui évoquent dans ce cadre archaïque la fougue décorative du Bernin.

L'allée romaine, malgré ses colonnes noyées dans les fleurs, dégage au premier abord une impression assez moderne ; elle est pourtant combinée avec les ressources restreintes dont disposaient les Romains : une touffe de romarin, un oranger, un arbre rose

comme on en voit fleurir, aujourd'hui, vers la semaine de Pâques, au pied du Palatin. Je me représente assez bien une telle allée dans les jardins de Tibur.

Le patio, la terrasse, la villa ne prétendent point rappeler l'antique ; ce sont des adaptations de l'architecture italienne et de l'art espagnol, se distinguant par une simplicité très étudiée. Le patio n'a rien de pompéien ; ses arcades frustes, sa vasque de marbre, son dallage en céramique de couleur simulant, à s'y méprendre, les *azulejos* nous transportent dans la vieille Espagne ; seuls, les pots de terre rouillés, égayés de camélias et d'œillets, rappellent la couleur italienne qui triomphe dans la terrasse couverte. On doit goûter sous ces arcades la sensation de repos qui emplit les cloîtres florentins ; et quelles fresques rêverait-on plus belles, au déclin du jour, que cette échappée romantique limitée peut-être de la disposition, je crois unique en son genre, du cloître de Saint-Bertrand-de-Cominges !

Autour de la villa, c'est toujours la même recherche de simplicité dans l'architecture et de lumière douce dans la tonalité des fleurs. Une fois de plus apparaît l'art du maître jardinier qui peignit ces massifs. Le bleu, cher aux jeunes filles, qui scientifiquement, réunit toutes les couleurs, en représente pour nos yeux la négation totale ; il n'est acceptable dans un jardin que par taches discrètes, souvent nécessaires pour rompre l'uniformité d'accords qui dégénèrent en monotonie et raccourcissent la perspective. Or, devant la villa, nous ne voyons s'épanouir que du bleu et du blanc relevés d'une gerbe rouge. Des verdure tendres éparpillent, il est vrai, quelques reflets jaunes. Cet assemblage imprévu, assez audacieux, n'a rien de fade ; il se détache même en vigueur sur le ton pâle d'une architecture à laquelle manque encore la patine du temps.

Parmi nos lectrices fortunées, plusieurs sans doute rêveront aux environs de Paris, en Normandie, sur les bords de la Loire, un jardin rappelant quelque coin de beau parc de Madame Wilson. Hélas ! Quelles que soient la sûreté de leur goût, l'habileté de leur jardinier, il leur manquera le soleil du Midi et la buée rafraîchissante de la Méditerranée. Sous nos climats du Nord la couleur devient vite choquante ; les murs d'ocre ou les céramiques trop vives détonnent dans un cadre que la puissance de la lumière ne met pas à l'unisson. On a tort de croire que le soleil a pour unique effet d'exalter les couleurs. Il en est, sans doute, qu'il fait vibrer en modifiant leurs reflets, mais il adoucit les impressions d'ensemble. Prêtant un peu de sa vigueur aux nuances éteintes qui, sans lui, « ne seraient que ce qu'elles sont », il atténue les tons violents ; toutes les dissonances se fondent et s'harmonisent dans un éclat souverain. Le ciel de Paris, au contraire, accentuerait plutôt les contrastes. Nous ne saurions donc copier les jardins du Midi, mais il est permis de s'en inspirer. Si nous devons renoncer aux marches de marbre rose ou aux architectures de cyprès, lugubres sans soleil et, d'ailleurs, incapables de supporter nos hivers, nous avons la ressource des gazons, plus éphémères au pays de l'oranger que les roses. Nous pourrions donc essayer la pergola romaine en y faisant grimper clématites, glycines et roses ; plus aisément, peut-être, on obtiendra au printemps de la gaieté multicolore d'une allée anglaise dans le style de Maryland.

La transformation d'un jardin de la Belle Epoque en jardin méditerranéen :
le cas du jardin du château Sainte-Anne à Cannes
3U 1 / 1267 n° 371

Le château Sainte-Anne, avenue d'Oxford à Cannes, possédait un jardin créé à la Belle Epoque, avec une palmeraie remarquable. Il est racheté par deux Anglaises, les sœurs Capel, en 1925. L'une des deux ayant entrepris de transformer complètement le jardin, et devant l'ampleur des dégâts, sa sœur lui intente un procès et demande une expertise. C'est ce document qui est présenté ici.

I VISITE DES LIEUX LITIGIEUX

Les lieux litigieux sont le Château Sainte-Anne, anciennement Villa l'Oasis, six Avenue d'Oxford à Cannes.

Cette propriété comprend : la villa proprement dite et le parc avec ses dépendances : jardins, serres, etc. dont il sera question plus loin.

La villa proprement dite est un vaste bâtiment rectangulaire, avec large perron sur la façade sud.

Cette villa se trouve située dans la partie nord, d'où la vue s'étend sur l'ensemble de la propriété, qui est en pente légèrement descendante du nord au sud. Le parc a une superficie approximative de douze mille mètres carrés.

Tels sont les lieux litigieux.

Devant la terrasse, se trouvaient :

- deux lions en pierre tendre,
- deux statuettes en pierre tendre représentant deux amours,
- deux candélabres

II LE PARC

Le parc est actuellement dans un état d'abandon à peu près complet.

Avant de déterminer exactement les dégâts qui ont été commis au parc, nous devons enregistrer ici les témoignages que nous avons recueillis, au cours de nos opérations d'expertise sur les lieux litigieux.

1° Témoins cités à la requête de Maître Michel, avocat, représentant Miss Capel, demanderesse.

Maître Michel nous a prié d'entendre les témoins suivants :

- a) Monsieur Bertaina, ouvrier jardinier à Cannes
- b) Monsieur Clergue, chef de culture, rue Saint-Antoine à Cannes

a) Témoignage de Monsieur Bertaina, ouvrier jardinier à Cannes

« J'ai travaillé ici pendant 36 ans comme jardinier. J'ai pris la médaille de 20 (vingt) ans de service en 1913. J'ai quitté le travail en février 1925, quand Monsieur Donegani a vendu la propriété à la Société Bernheim.

Depuis l'occupation par Lady Michelham, je suis venu deux fois, appelé par Monsieur Clergue, pour donner des renseignements sur les conduites d'eau et les égouts. Quand j'ai vu qu'on arrachait tous ces arbres, « les bras m'en sont tombés » (sic). J'ai vu par terre tous ces beaux palmiers : yuccas, chamérops, phœnix, etc. ; on aurait dit un champ de bataille.

Je ne connaissais pas les ouvriers qui effectuaient ce travail : il y en avait cinq ou six.

Quand j'ai quitté le jardin, en 1925, il était en parfait état. Le chef jardinier à ce moment-là était Monsieur Augier. Monsieur Donegani, en partant a emporté des plantes de serre, des ifs, des lauriers etc. J'ai aidé, même, à enlever ces plantes.

Le jardin a été primé deux fois, du temps de Monsieur Donegani par la Société d'Agriculture. »

b) Témoignage de Monsieur Clergue

« J'ai été au service de Lady Michelham du 15 avril au 15 novembre 1925 comme chef jardinier et gardien du château Sainte-Anne.

Ayant habité le quartier dès mon enfance, travaillé pendant sept ans au château de Thorenc et habité la villa Sefton-Lodge pendant 18 ans comme chef jardinier et gardien, ces deux villas étant situées à proximité du château Sainte-Anne, j'ai eu maintes fois l'occasion de visiter le jardin, car j'étais ami avec tous les chefs jardiniers qui s'y sont succédés ; de ce fait, j'ai connaissance de ce qui existait et de toutes les transformations successives qui ont été apportées au jardin.

Le château Sainte-Anne était renommé par sa belle palmeraie très ancienne composée d'espèces variées et par divers arbres très anciens ainsi que de beaux et rares spécimens de yuccas de diverses variétés, et de beaux cycas revoluta.

Il y avait une rocaille et une cascade avec rivière serpentant les pelouses ; la rivière était garnie de poissons et de plantes aquatiques, les abords de la rocaille et de la rivière garnis de diverses plantes à fleurs.

Monsieur Donegani, très amateur, en avait fait un des plus beaux parcs de Cannes et de la Riviera comme en témoigne le rapport de la commission de la visite des jardins, par l'aménagement de belles pelouses gazonnées, la décoration de nombreuses plates-bandes et massifs avec des plantes à fleurs de toute beauté et de toutes espèces disposées avec beaucoup de goût.

Il avait planté de nombreux arbustes décoratifs à feuillages variés et arbustes à fleurs, plantes grasses, lilas, pivoines, de très beaux rosiers ; un jardin alpin très rustique.

Les serres étaient garnies de plantes rares et plantes à fleurs ; une seule petite serre restait garnie au premier mai avec une trentaine d'orchidées ; des asparagus plumosus et spingeri , des capillaires et fougères diverses, ainsi qu'un petit lot de plantes de serre chaude.

L'entrée d'honneur avait été également transformée par Monsieur Donegani ainsi que la partie du jardin à gauche de l'entrée.

Cette entrée produisait le plus bel effet avec son beau portail en chêne verni et fer, des jolies pergolas à droite et à gauche, en ciment armé, où grimpaient de très beaux rosiers et plantes grimpantes ; à droite et à gauche : belle balustrade en ciment armé avec piliers en maçonnerie rustique. Cette entrée était, en outre, disposée de façon à permettre aux automobiles d'entrer et de sortir avec une grande facilité et dans toutes les directions.

L'allée conduisant au portail au château était garnie à droite, d'où se dégaugeaient de très beaux Dracanas. Au fond se trouvait un beau groupe de pittosporums négrita, au milieu duquel s'élevait un gigantesque Pritchardia ; à gauche une ligne de beaux palmiers dattiers, troncs garnis de rosiers ainsi que les chamérops intercalés entre les palmiers. Il y avait également une ligne de lauriers-sauce taillés en pyramide, et sur le petit mur, plusieurs poteries anciennes garnies de plantes à fleurs. Deux belles plates-bandes fleuries partaient du portail et se prolongeaient jusque devant le château.

Dès les premiers jours de mon entrée en service Lady Michelham, sous prétexte qu'elle n'aimait pas les fleurs, me fit arracher toutes les plantes à fleurs garnissant les plates-bandes et les massifs ; elle me fit enlever également et porter dans la grande serre deux lions en marbre, deux vases en marbres, deux lions, deux grands vases, des statuette en pierre tendre ; tous ces objets se trouvaient sur le perron et sur la terrasse au midi.

A la même époque, Lady Michelham donne l'ordre à Monsieur Fiardo, entrepreneur maçon, de démolir l'entrée d'honneur, enlever le portail, le porter dans la serre, démolir les piliers, les pergolas, les murs de droite et de gauche, surmontés d'une balustrade, couper les fils électriques du lampadaire éclairant le portail, les fils de la sonnerie communiquant au château et de boucher l'entrée par la construction d'un grand mur.

Pendant l'exécution des dits travaux et après le départ de Lady Michelham pour Saint-Germain, Miss Capel sœur de Lady Michelham, vint deux fois au château pour voir les chiens qui étaient malades ; nous avons causé au sujet de la démolition de cette belle entrée, que c'était dommage ; d'ailleurs c'était l'avis de tous ceux qui en ont eu connaissance.

Miss Capel me dit qu'elle avait conseillé plusieurs fois à Lady Michelham de ne pas y toucher car c'était une très belle entrée que tôt ou tard il faudrait refaire, l'entrée de service ne pouvant servir d'entrée d'honneur.

La démolition de la balustrade devait se prolonger beaucoup plus loin, mais quelques jours après, je reçus de Lady Michelham une lettre me disant de donner ordre à Monsieur Fiardo de ne plus continuer à démolir la balustrade, d'arrêter les travaux et attendre son retour.

Le 30 avril 1925 Lady me donna l'ordre de faire couper un grand nombre de palmiers. Après lui avoir expliqué que c'était vraiment dommage de couper ces beaux et très anciens arbres, et combien cela m'était pénible, j'avais obtenu d'en réduire le nombre à sept que je fis couper par des ouvriers spécialistes, afin de rien abîmer.

Pendant l'été 1925, je fis de mon mieux pour entretenir le jardin en bon état quoique Lady Michelham m'ait dit de ne rien y faire, sauf au potager pour lequel elle m'avait accordé des journées d'ouvriers pour le labourer très profond et y faire des légumes.

Le 21 juin je reçus un télégramme de Lady Michelham, m'avisant de l'arrivée de Monsieur Duchêne, architecte-paysagiste et de bien vouloir lui fournir tous les renseignements utiles.

Monsieur Duchêne vint se renseigner sur place et se documenter ; afin de dresser le plan de transformation du jardin il m'envoya quelques jours après Monsieur Tillet, géomètre à Nice pour faire le relevé du jardin.

Le 20 juillet ordre de Lady Michelham de ne plus prendre d'ouvriers, que Monsieur Duchêne allait commencer les travaux d'un jour à l'autre, et tout bouleverser donc de ne plus rien faire au jardin.

Au retour de Lady Michelham au château Sainte-Anne, le 17 septembre, elle me montra une lettre de Monsieur Duchene lui disant qu'ayant été malade il avait dû retarder son voyage. Lady Michelham était très impatiente de commencer les travaux. Quelques jours après elle me fit envoyer un télégramme à Monsieur Duchêne lui disant que nous l'attendions avec impatience, puis elle partit pour l'Italie ; pendant son absence je mis un peu d'ordre dans le jardin et je commençais à ressemer du gazon aux abords du château.

Le 5 octobre elle m'écrivit de dire à Monsieur Savone peintre, d'enlever la marquise en fer forgé et vitré au-dessus de la porte d'entrée et de la placer dans la serre et de ne pas oublier de démolir une table et un banc en pierre se trouvant devant la villa ainsi que divers motifs destinés à recevoir une décoration florale.

A son retour d'Italie elle me fit de nouveau télégraphier à Monsieur Duchene de venir ; elle me donna l'ordre de continuer à couper les palmiers ; tout le gazon que j'avais semé fut piétiné pour couper les palmiers.

Dans cet intervalle Monsieur Duchêne arriva de Paris avec le plan du nouveau jardin à la Française ; il en donna tous les détails sur le terrain à Lady Michelham qui, devant moi, approuva le projet ; on m'expliqua tout ce que l'on allait faire ; deux allées perpendiculaires des côtés du château allant vers le sud avec boisement serré sur les côtés avec des conifères, agrandir la terrasse en largeur et la prolonger jusqu'au potager ; démolir la rocaille et combler la rivière que Lady Michelham ne voulait plus voir.

En présence de Monsieur Duchêne, Lady Michelham me fit couper un beau cycas, et d'autres arbres. Monsieur Duchêne me dit devant Lady Michelham de couper ce que Lady Michelham avait désigné, arracher toutes les plantes où devait passer la nouvelle entrée, commencer à prendre une équipe d'ouvriers et que dans quelques jours il reviendrait me donner le plan pour commencer.

J'avais la conviction que la transformation allait avoir lieu, Lady Michelham ne cessant de répéter à tous ses amis en visite qu'elle allait faire le plus beau parc de la Riviera et que c'est pour cela qu'elle coupait les palmiers.

Elle me dit que le jardin coûterait plus d'un million.

Le lendemain du départ de Monsieur Duchêne, Lady Michelham ne se contenta pas de couper ce qui avait été convenu avec Monsieur Duchêne ; elle voulait que tout fut coupé dans le plus bref délai ; tous les palmiers, yuccas, cycas, chamérops. Elle ne cessait de crier : coupez ! coupez ! coupez ; je déteste tous ces arbres. Elle envoya chercher le chauffeur et le Maître d'hôtel pour aider, elle me donna 50 francs de gratification parce que j'avais coupé quelques arbres qu'elle ne voulait plus voir et que j'aurai tenu à épargner. Trouvant que cela n'allait pas assez vite et les spécialistes n'ayant plus voulu venir à aucun prix, elle envoya l'ouvrier jardinier chercher n'importe quels ouvriers à tort et à travers sans aucune précaution ; toutes les fois qu'un arbre tombait c'était des cris de joie ; j'étais malade de voir ce désastre, tous les promeneurs qui passaient au chemin me demandaient si on était fou de faire un travail pareil ; je ne voulus plus m'en occuper et le travail continua sous la direction de l'ouvrier, et cela pendant plusieurs semaines après mon départ.

Fin octobre et commencement novembre, le jardinier de Monsieur Rodocanachi, de la villa l'Oiseau Bleu, vint lever les vases placés le long de l'entrée d'honneur, prendre la véranda, le portail, statuettes etc. qui se trouvaient dans la serre et aussi le grand vase en marbre d'une grande valeur qui se trouvait dans la grande allée des palmiers qui n'ont pas été coupés ; il ne reste plus que le socle en maçonnerie.

A un moment donné, Lady Michelham m'avait fait téléphoner à Monsieur Rodocanachi de lui rapporter le portail qu'elle voulait replacer. Monsieur Rodocanachi me répondit que le portail était placé, que Lady Michelham le lui avait donné.

Pendant que j'étais au château, j'ai fourni à Lady Michelham des raisins et des poires jusqu'à fin octobre ainsi que toutes sortes de légumes. A mon départ, le 15 novembre, le potager et les coffres vitrés étaient garnis de légumes ; il y avait en quantité : épinards, laitues, chicorées frisées, poireaux, choux, carottes, céleris, fenouil, persil, cerfeuil, carde, radis, petits oignons, navets ; elle en a eu sûrement pour tout l'hiver car on le gaspillait à un moment donné.

A la convocation de la première expertise dans une visite sommaire, j'ai constaté que le potager était abandonné que les orangers, mandariniers et citronniers étaient en très mauvais état, et plusieurs perdus ; les oliviers coupés en dépit du bon sens, en outre en plus des arbres coupés en ma présence, beaucoup d'autres palmiers ont été coupés ainsi que des chamérops dont un grand groupe au nord de la villa qui masquait le mur et les hangars, un beau groupe de pittosporums négrita arrachés ; j'ai constaté que beaucoup de rosiers avaient péri ainsi que les plantes de la serre, les plantes garnissant la rocaille, et les abords de la rivière enlevés, les plantes du jardin alpin ont péri en partie faute de soins, quelques beaux spécimens d'arbustes et plantes grasses disparus. »

NOTE DES EXPERTS : A la suite de la déposition du témoin Monsieur Clergue, Maître Roland, avocat de la défenderesse nous a déclaré qu'il faisait toutes réserves sur le dit témoignage, étant donné que Monsieur Clergue avait été congédié par Lady Michelham.

2° Témoins cités à la requête de Maître Roland, représentant Lady Michelham, défenderesse

- a) Monsieur Gaudin, vétérinaire à Cannes
- b) Monsieur Rodocanachi, propriétaire, villa l'Oiseau Bleu à Cannes
- c) Monsieur Fiardo, entrepreneur maçon, 15 rue du Gaz à Cannes
- d) Monsieur Ogilvie, demeurant 6 rue Molière à Cannes
- e) Monsieur Ricard Louis, ex-jardinier, villa Isola-Bella demeurant au château Thorenc à Cannes
- f) Monsieur Blum, rue des Etats Unis à Cannes

a) Témoignage de Monsieur Gaudin

« Je suis venu chaque jour, du 20 avril 1926 au 20 mai 1926 voir les chiens malades de Miss Capel, laquelle les avait donnés à garder à sa sœur Lady Michelham. A ce moment là Miss Capel demeurait à Saint-Jean-Cap-Ferrat ; elle est venue deux ou trois fois voir ses chiens ; quand elle venait ici, elle couchait à la villa Celvosa.

Pendant cette période du 20 avril au 20 mai, on a effectué les travaux du portail d'entrée. Le portail a été supprimé et remplacé par un mur. (Travail effectué par Monsieur Fiardo). Quand je venais à la propriété, Clergue, le chef jardinier, me disait : « on va abattre ceci, cela, et il pleurait. »

Du temps de Monsieur Donegani, je venais souvent ici ; c'était un des plus beaux jardins de la Riviera ; les serres en particulier, étaient remplies de fleurs magnifiques et de collections rares. Quand je suis venu le 20 avril les serres étaient vides : il n'y avait plus ni collection de fleurs, ni plantes rares, lesquelles avaient du

être enlevées par Monsieur Blum qui a été propriétaire de la villa l'Oasis à la suite de Monsieur Donégani.

Lady Michelham m'a dit un jour : « ces palmiers donnent de l'humidité, c'est pour cela que je les fais enlever ». Actuellement, les Anglais et Américains installés sur la Côte d'Azur ne veulent plus de palmiers, et les remplacent par des cyprès.

b) Témoignage de Monsieur Rodocanachi

« Il est exact que le portail en chêne enlevé sur l'ordre de Lady Michelham, se trouve chez moi où vous pourrez le voir. Lady Michelham n'aimait pas cette entrée qui permettait la vue sur la façade principale de la villa. Elle voulait faire son entrée à l'angle nord ouest et remplacer le portail en bois par une grande grille en fer.

Concernant la marquise, Lady Michelham détestait cette marquise Art nouveau. Elle la fit donc enlever et on mit la marquise démontée dans la serre. Lady Michelham avait chargé mon jardinier de vendre cette marquise. Impossible. Je pris alors la dite marquise chez moi ; mais, n'ayant pu en trouver l'emploi, je l'ai fait transporter chez Monsieur Bonifassi, serrurier à Cannes, où elle se trouve encore.

Le grand vase qui se trouvait dans l'allée des palmiers est également chez moi. C'est un vase italien orné de figurines qui sont cassées.

Il y avait aussi deux amours en marbre que Lady Michelham détestait et qui sont chez moi.

Lady Michelham était très nerveuse et ne pouvait supporter la vue d'objets déplaisants. Elle avait une horreur instinctive des palmiers qui, de plus, bouchaient sa vue. Monsieur Duchêne, paysagiste, a confirmé cette impression.

Je connaissais déjà le jardin du temps de Donégani, lequel était très fier de ses palmiers, mais n'était pas un homme de très grand goût. Ses palmiers donnaient une impression d'étouffement. D'ailleurs, il ne faut pas d'arbres exotiques en Provence.

Lady Michelham a fait abattre les palmiers par des hommes à la journée. Le travail a été commencé fin mai. On devait d'abord abattre soixante arbres ; puis on s'est arrêté à la moitié. Enfin beaucoup de ces palmiers étaient dépéris et il aurait fallu les abattre quand même. »

c) Témoignage de Monsieur Fiardo

« Au mois d'avril 1925, Lady Michelham m'a fait demander par Monsieur Ogilvie de venir fermer l'entrée, faire un mur tyrolien et refaire l'entrée à l'angle de la propriété. J'ai enlevé le portail en bois et l'ai fait porter dans la serre.

Les travaux ont été commandés et payés par Lady Michelham. Au cours des travaux, Miss Capell est venue deux ou trois fois voir sa sœur et a donc vu ce que je faisais. Miss Capell m'a causé plusieurs fois. Elle trouvait les piliers existants très laids et était satisfaite de les voir démolir. J'ai arrêté les travaux vers le 15 mai.

d) Témoignage de Monsieur Ogilvie

« Quand Lady Michelham est arrivée, il n'y avait pas de vue du tout ; on était complètement enfoui dans les palmiers. On a enlevé les palmiers au nombre d'une trentaine pour dégager la vue. Quand la vue a été ouverte on a arrêté l'arrachage des arbres.

Lady Michelham avait l'intention de faire transformer entièrement le parc par Monsieur Duchene, lequel a fait un devis très détaillé de la transformation à faire.

On avait comblé la rocaille, puis on l'a remise dans son état primitif. On a enlevé un mur à l'ouest à la place du portail d'entrée, pour reporter cette entrée au nord, de façon à mieux isoler la propriété et à en rendre l'accès plus commode.

A mon avis, le projet Duchene a dû être interrompu à cause du désaccord ayant surgi entre les deux sœurs. »

e) Témoignage de Monsieur Ricard Louis

« Je ne suis venu ici qu'une fois pour régler mes comptes avec Lady Michelham, laquelle était précédemment locataire d'Isola Bella.

Lady Michelham était assise avec Miss Capel sur un banc de pierre du parc. C'était à la fin du mois d'avril vers onze heures. Des ouvriers étaient en train de couper des arbres. Je suis allé causer avec le fils Fiardo qui était en train de travailler au portail ».

f) Témoignage de Monsieur Blum

« J'ai habité le château Sainte-Anne pendant huit à neuf mois, d'octobre 1924 à fin avril 1925. A mon entrée, il n'y avait plus aucune collection de fleurs ou plantes dans le parc. Monsieur Donegani, auquel je succédais, avait enlevé des serres et emporté tout ce qui pouvait être enlevé et avait de la valeur. D'autre part, un grand nombre de ces fleurs étaient des plantes annuelles ayant la durée de la saison et qu'il fallait remplacer chaque année.

Concernant la palmeraie, je me suis rendu compte qu'il y avait trop de palmiers, et il était nécessaire d'en arracher près de la moitié, tant pour la conservation de ceux restants que pour éclaircir la vue devant la villa ».

Tels sont les témoignages que nous avons recueillis.

Nous n'avons à retenir de ces divers témoignages que les indications qu'ils nous donnent sur l'état des lieux, avant l'occupation de Lady Michelham. Ces indications jointes à nos constatations sur place nous ont conduits aux résultats suivants :

- Il est exact que les collections de fleurs et plantes rares qui étaient cultivées en serres et pouvaient représenter une grande valeur avaient été retirées de la propriété avant l'entrée de Lady Michelham, le 1^{er} mai 1925. Ces collections ont dû être enlevées par Monsieur Donégani, à son départ.

- Au premier mai 1925, quand Lady Michelham a pris possession de la propriété, les pelouses gazonnées, les plates-bandes fleuries et tous les autres aménagements saisonniers étaient à leur fin.

Or, Lady Michelham avait l'intention, comme cela résulte très nettement des témoignages recueillis, de transformer entièrement le parc et les jardins en un jardin à la française, suivant les conceptions de l'architecte-paysagiste, Monsieur Duchêne. Dans ces conditions, il est très explicable que les pelouses et les plates-bandes aient été laissées sans soin pendant cette saison d'été (1925).

Cela n'a pu causer aucun préjudice de fait, ni aucune dépréciation à la propriété.

- Il y avait, et il y a encore, dans le parc, un ruisseau aménagé artificiellement, avec une grotte et une cascade pour l'utilisation d'une source.

Au premier mai 1925, la grotte était garnie de plantes aquatiques, le ruisseau était bordé d'arbustes (lilas, rosiers, etc.) ; au milieu du ruisseau, il y avait de petits îlots en rocailles garnis de fleurs et de plantes.

Lady Michelham fit combler le ruisseau ; les arbustes et plantes et rocailles furent ainsi détruits.

Plus tard, le ruisseau fut de nouveau aménagé, sur son ordre. Mais les plantes et arbustes qui l'ornaient n'ont pas été remplacés ; les fines rocailles n'ont pas été toutes remises en place. Sur ce point, un léger dommage a été subi. Nous verrons plus loin qu'il n'y a pas à faire état de ce léger dommage, le ruisseau artificiel en question devant disparaître dans le projet de remise en état du parc.

L'ensemble de ces arbres formait une magnifique palmeraie, comme on peut s'en rendre compte. Actuellement, le parc offre un aspect de désolation et de destruction complète. L'herbe a poussé, cachant déjà à la vue ce qui reste de tous ces arbres magnifiques qui formaient une collection unique et impossible à reconstituer.



Jardin d'inspiration méditerranéenne à Théoule vers 1925, extrait de *Jardins de la Côte d'Azur* par Octave Godard – GF55

Villas et jardins méditerranéens

Article de Ferdinand Bac publié dans *L'Illustration*, 2 décembre 1922

Lorsque nous voulons découvrir des formes par lesquelles les hommes sont arrivés à dompter la Nature, nous trouvons dans les conceptions linéaires de l'Orient la base géométrique du décor. C'est sur les terrasses des maisons du Levant, dans les cours secrètes des premiers patriarches qu'il faut situer le berceau des jardins. Quelques fleurs dans des vases d'argile, aux quatre coins d'un bassin, marquaient le lieu où l'on venait chercher l'ombre et la fraîcheur dans le logis jalousement clos. Plus tard, le jardin devint le tapis jeté devant la maison, les appartements verts prolongés sous le ciel avec des murs de buis taillés, des portiques et des colonnades. Là est le principe véritable des plus vieux jardins du monde adoptés par la Méditerranée. Une croyance, généralement répandue depuis le romantisme de Rousseau, entendait n'y plus voir qu'une mode ridicule issue du siècle des perruques, tortionnaire de la Nature. Hier encore, nos pères ne connaissaient rien de plus beau qu'une belle pelouse, sillonnée d'allées de gravier où, par-ci par-là, émergeait au petit bonheur une bosse artificielle portant une corbeille de bégonias. Ces petits ronds, ces plates-bandes en forme de haricot, ces étoiles, ces éventails étaient d'ailleurs les derniers survivants bâtards des jardins géométriques égarés dans un grand malentendu qui voulait imiter la Nature. Ils mouraient de nous le prouver, mais nous n'y avons jamais cru.

Depuis le jour où lord Brougham planta le premier palmier dans son jardin de Cannes, il y a bientôt cent ans, la villa méditerranéenne reçut une direction exotique qui rompit avec toutes les traditions naturelles du sol. En 1908, un hasard heureux m'avait un jour mené à l'Ermitage de Saint-François, près de Grasse, une maison patriarcale des champs du XVIII^{ème} siècle. Avec sa cour nymphée, ses cascadelles rustiques, son bosquet de cyprès et de myrtes à flanc de coteau, il était pour moi un des derniers survivants d'une tradition mourante, et la révélation de cette humble beauté, si conforme à sa terre, m'émut à ce point que j'y eusse conçu alors volontiers la résolution de consacrer la fin de ma vie à une tentative de rénovation si, à ce moment, l'occasion m'en eût été offerte. Mais, quatre années plus tard, je pus tenir cette promesse déjà faite à moi-même. Les premiers mouvements de réaction sont partis voici quinze ans seulement. A la villa Sylvia de Saint-Jean, Monsieur et Madame Ernesta Stern était un autre somptueux précurseur ; puis ce fut, à Saint-Jean, la villa Maryland, de Madame Wilson, où l'on voit un remarquable spécimen d'ordonnance florentine, d'un goût parfait et raffiné. Tous ces domaines, créés bien avant la guerre - bientôt s'y ajouta la villa Cypris de Madame Douine, ce conte de fée dû au maître Mainella - avaient à leur disposition une richesse de matériaux comme en connaissaient autrefois les demeures de grand luxe. Les temps nouveaux ont détruit pour longtemps l'espoir de pareilles somptuosités.

Lorsque je conçus, en 1913, mes premiers essais de rénovation méditerranéenne par la simplicité, cette idée, bien nette, s'était dégagée pour moi d'un retour aux matériaux *pauvres*, ayant leur origine dans la construction rustique de la région. Un jardin ne pouvait avoir que deux principes : la nature réelle rendue accessible, ou bien, résolument, la forme géométrique, en laissant toute la fantaisie des inspirations courir sous la discipline de ses lois. J'imaginai volontiers un jardin comme une cathédrale, créant d'abord l'idée de l'infini, avec un maximum de perspective ; puis les chapelles devenaient les « appartements secrets » où l'on trouvait l'intimité, la solitude avec un livre, l'harmonie recueillie. L'art méditerranéen devait, avant tout, adapter ses formes au paysage et aux plus anciennes nécessités du climat. Nous avons ainsi procédé à la suppression totale de l'ornement, qui, à travers les siècles, s'est accumulé, on peut dire, jusqu'à la nausée, autour des formes nées de la raison même. Les actes les plus révolutionnaires, en apparence, dans le domaine esthétique ne sont souvent que

le retour à un idéal ancien, perdu par ce besoin des hommes d'ajouter sans cesse des éléments à ceux qui se suffisent déjà à eux-mêmes. Dans cette entreprise, il fallait inviter le soleil et la mer à ce parrainage, les convier à devenir les complices de cette machination contre la routine du dix neuvième siècle qui a dénaturé un des plus beaux coins de France. Les nuages, les rochers et les oliviers doivent collaborer à une telle œuvre qui, sans eux, ne serait que sécheresse lapidaire. On a remarqué souvent que le maçon détruisait le végétal comme en une sorte de mission qu'il tiendrait des dieux, et, par ailleurs, que la nature se vengeait somptueusement sur lui. Sans doute, le secret est-il de les concilier. La grâce méditerranéenne est aisée, elle tient dans le creux de la main. Les jardins, ce sont par excellence des lieux de délasserment. Du bonheur de leurs formes et de leur palette, doivent venir cette béatitude qui préside à nos réveils et ce sourire qui, aux beaux soirs, nous surprend encore comme un délice. Par la pluie même, ils doivent rester le refuge des yeux, la belle image qu'on voit perler à travers la vitre et qui vous attend avec ses promesses de demain.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur ce joyau français que représente le littoral, et sur tout ce qui, depuis cinquante ans, a été créé là d'irréparable, on peut mesurer la distance qui nous sépare encore de nos désirs. Mais, déjà, grâce aux premiers initiateurs, les ondes floréales animent quelques villas et vont porter bientôt plus loin leurs graines fécondes. Il ne s'agissait point de copier servilement les villas italiennes, mais de nous inspirer de leur expérience, du mystère espagnol, de l'admirable orient, père véritable des jardins dont les formes sont mêlées à l'infini à notre art classique et qui, depuis si longtemps, ont abordé à notre rivage.

C'est à Grasse, à la villa Croisset, dont les travaux durèrent près de sept ans, que je conçus la première et la plus importante réalisation de mon œuvre méditerranéenne.

Située sur la route de Magagnosc qui mène à la vallée du Loup, elle domine l'immense perspective qui va des derniers contreforts des Alpes au golfe de La Napoule. On ne peut s'empêcher de songer à la vue du cloître d'Assise qui découvre la vallée de Pérouse. C'est le même caractère ombrien, vaste et presque illimité, avec ses deux vallonnements verdoyants, cimes couronnées de bourgs démantelés qui s'érigent sur les montagnes, pareils à de vieilles couronnes mérovingiennes.

Au printemps 1913, une modeste villa balnéaire sans aucun caractère, sur une terrasse de gravier, avait le privilège de cette incomparable situation. Ce paysage réclamait pourtant une architecture latine et arcadée, mille formes et mille couleurs mettant en valeur un tel prestige : elles n'y étaient pas. On vivait ainsi, dans la contemplation de cette grandeur et de cette beauté, au milieu d'une comique absurdité que je pourrais appeler une insatisfaction éblouie.

Eh bien, si un visiteur de cette époque venait aujourd'hui sur les lieux que je viens de décrire, il se croirait le jouet d'une hallucination. C'est en vain qu'il chercherait le décor si précis qu'il avait vu, car la physionomie du paysage tout entier se trouve complètement métamorphosée. Lorsque les voyageurs quittent Cannes pour aller à Grasse, ils aperçoivent, à flanc de coteau, à une distance de quinze kilomètres, comme une arabesque rouge et ocre, une suite de galeries et de colonnades d'où émergent des murs ardents et des flèches sombres de cyprès. On peut croire à je ne sais quel palais de calife d'Orient ou à quelque monastère enluminé, posé dans le lit fruste des oliviers et de la rocaille des versants alpestres. Ces taches, au milieu de la banalité de la petite villégiature crayeuse, étonnent d'abord et déconcertent. Une certaine audace des formes et des couleurs rompt trop ouvertement avec les

usages établis dans ce pays depuis un demi-siècle. C'est comme une manière de provocation, campée là dans un des sites les plus prestigieux de la France. Mais, en vérité, ce n'est qu'une simple restitution, un retour à des lois perdues par la rupture progressive avec la tradition ancestrale remplie de poésie et de robuste bon sens.

C'est de cette idée initiale que sortit la fondation de ce domaine. Elle a germé sans préméditation. Elle est née petit à petit par une série de bonds, d'abord timides, avec le seul instinct qu'il convenait de rendre à un tel paysage une latinité digne de lui.

Voici l'histoire : un soir de printemps, je me mis à tracer, sur des feuilles de papier à lettre, une suite de fantaisies, cloître, arcades, fontaines, au hasard de l'imprévu désœuvré du crépuscule. On s'amusa de ces « châteaux en Espagne », puis on n'en parla plus. Mais quelques mois après, sous l'arbre de Noël, ce rêve prit tout à coup son vol. On décrocha un volet du rez-de-chaussée et j'y peignis des ibis blancs buvant dans une coupe, des paniers rustiques remplis de citrons. Le lendemain, on installa une maquette de trois arcades en bois sur la terrasse. Quinze jours après, une vasque fut posée sous un portique. Une pergola devint bientôt un véritable cloître, couvert de vieilles tuiles, surmonté d'un clocheton. L'élévation de cette arcature de plus de cent mètres de longueur fit soudain de ce panorama une galerie de tableaux où chaque arche révélait un aspect nouveau, depuis les montagnes surplombant la rade de Nice, les villages sarrasins, en retrait de Cannes, et les îles de Lérins, jusqu'à l'Estérel et le plateau de Napoléon. Peu à peu, le cloître tourna au bout d'un ravin, entourant deux patios ornés de bassins aux haies d'ifs taillés, laissant bavarder la chanson des jets d'eau. Au fond d'une allée de cyprès, nous édifiâmes une fontaine de Fra Angelico qui donnait à ce coin son recueillement musical. La terrasse avec son gravier, avait disparu jusqu'au souvenir. Nous sacrifiâmes les plantes exotiques, qui rappelaient trop « le nègre », et, à mesure que les constructions s'élevaient, l'espace au lieu de rétrécir, s'amplifiait. C'était comme un effet de sorcellerie géométrique, car bientôt on gagna encore une vaste cour d'honneur, puis un préau monacal. Il voisinait avec les « jardins secrets » et on l'apercevait à travers les grilles de vieille ferronnerie. Pour le pavage, je combinai une disposition de formes où le gazon était appelé à jouer son rôle avec les marbres. C'était une façon d'établir un parterre qui, aux jours de pluie, n'était pas humide et qui, aux jours de soleil, conservait sa fraîcheur. La cour gardait ainsi l'aspect d'un jardin, grâce à cette mosaïque verte qui était comme un tapis de haute laine jeté sur un damier. Bientôt, il ne restera plus de l'ancienne maison qu'un noyau de murs intérieurs. Quant à la couleur qu'il fallait choisir, je me déterminai pour le rouge vénitien. Je sentais que je commettais là un acte révolutionnaire en contradiction absolue avec le goût de l'époque et du pays tout entier. Depuis plus de quarante-cinq ans, les entrepreneurs, hypnotisés sans doute par les usages d'Alger, avaient fait du ripolin leur dieu et introduit le blanc cru dans les aspects extérieurs de toutes les habitations. Avec le plâtre et les stucs, ces façons créaient une monotonie crayeuse et aveuglante dans un pays visiblement né pour la couleur. Car, si le blanc joue son rôle utile comme auxiliaire de la propreté, il était devenu, par l'abus excessif qu'on en avait fait partout, un véritable fléau optique. Ces innombrables cubes, qui reçoivent, par surcroît, la réverbération scintillante de la mer, sont intolérables à regarder. C'est la mort de cette intimité même qui nous vient de la richesse et de la variété des couleurs. Un malaise perpétuel nous accueille dans ces palais en carton blanc, surchargés d'ornements insensés, sans aucun repos pour les yeux.

Il fallait donc chercher la méthode établie par une expérience millénaire du sol, par la logique si limpide de la vie rustique. C'est dans les tableaux de Carpaccio que je trouvai ce badigeon de rouge et, en le comparant au fond des oliviers dont les montagnes sont couvertes à Grasse, j'y découvris leur complément chromique. Aux rayons du soleil couchant, il prenait,

dès lors, la translucidité de pierres précieuses posées dans ces montagnes comme dans un écrin.

En juillet 1914, la guerre interrompit brutalement le cours de ces travaux. Lorsque nous pûmes enfin revoir le chantier, la question se posa si on allait, dans la difficulté presque insurmontable de la situation, pouvoir continuer et terminer l'œuvre commencée. Grâce à la belle ténacité de Madame de Croisset, nous reconstituâmes une équipe dans les rangs si éclaircis des artisans. Un double souci nous incombait alors : après la terrible besogne de destruction, il n'était peut-être pas indifférent de tenter, sans doute pour la première fois avant de longues années, une œuvre fertile de paix qui pouvait, en quelque manière, donner plus tard une impulsion nouvelle à ce pays et devenir une source d'inspiration pour l'avenir, par le simple retour à des lois de l'expérience, renouvelée dans l'esprit moderne. Mais il fallait former à ce travail les rares artisans qu'on avait recueillis. Ils devaient adapter leurs connaissances techniques à des formes qui ne leur étaient pas habituelles. Par une sorte de rétrogradation, nous en étions arrivés à ce niveau historique où le progrès n'existait pas encore. La guerre ayant tout englouti, on revenait forcément aux méthodes des temps anciens, qui ignoraient les emplois ingénieux des métaux. Tous les matériaux étaient à peu près introuvables. C'est aux modes rudimentaires qu'il fallait avoir recours, et je dirigeai désormais dans cette voie tous les corps de métier de ce chantier de fortune. Des gamins et des vieillards y travaillaient à faire des dallages de briques romaines, des mosaïques avec des galets de la mer, selon les règles du plus vieil art méditerranéen. Un brave serrurier, qui avait passé sa vie aux plus humbles besognes, fut éduqué à décomposer les éléments de grilles vénitiennes de ferronnerie de Vérone. Je collaborai avec ces hommes de bonne volonté, polis et compréhensifs, intéressés eux-mêmes par l'œuvre esthétique à l'accomplissement de laquelle ils étaient appelés. C'est de cette confiance et de cette patience mutuelles, de ces difficultés sans nombre, partagées en commun, qu'est sorti un résultat, somme toute, inespéré.

Ma propre mission était entièrement improvisée. Peu à peu je m'étais adapté à un rôle qui n'avait jamais été le mien. Mais si je manquais totalement d'une instruction spéciale, cette œuvre prenait, par contre, naissance dans une somme d'observations prises au courant de longues années de pérégrinations italiennes. Parallèlement à mes études historiques et littéraires, j'avais accumulé une grande quantité d'annotations sur l'art de construire au pays latin. Les plus modestes, les plus dépourvues d'artifice, je les avais gravées de préférence dans ma mémoire comme les plus conformes à la raison. C'est de cet ensemble un peu inusité qu'est sorti le renouvellement d'une formule architecturale où l'on trouvera de tout, sauf un architecte. Ni mon œuvre de jeunesse, de dessinateur des mœurs du jour, ni celle de mon âge mûr, toute littéraire, ne m'avaient préparé à une improvisation où je me trouvais, comme par surprise, le fervent collaborateur de gens du peuple. Mais je crois que c'était là précisément cette solidarité qui seule crée une atmosphère picturale véritable, avec je ne sais quelle imperfection qui contribue au charme des choses « faites à la main ». Ces choses ne se raisonnent pas, on ne peut que les constater. Si elle manquaient de cette rigueur linéaire qui est le mérite des écoles techniques, elles avaient pourtant, grâce à certaines naïvetés et maladresses à l'égard du Canon sacré, atteint ce moelleux des œuvres imparfaites, sorties de la main des hommes et non des machines. Elles y gagnaient cette patine, cette ambiance, parfois puérile, de rêves peints sur un parchemin. C'est cette familiarité ancestrale des formes qui fait peut-être tout le secret de l'intimité de ces terres antiques. C'est ce bonheur particulier qui ne fait jamais sentir l'haleine, parfois glacée, de la routine, mais qui est pareil à un livre d'images où notre esprit aime à flâner entre les feuillets.

C'est, si j'ose dire, *une architecture de sentiment*, peut-être paradoxale, appliquée à tant de lourde matière. C'est pourtant cela : un art fait de tous nos souvenirs nostalgiques et de tous les lieux où nous eussions aimé dresser notre tente et demeurer dans la douceur du Beau et dans la force du Simple.

Enfin, nous édifîâmes plus haut encore, à la villa de Grasse une chapelle dédiée à « Saint François dans la solitude ». Elle est située dans le silence, en retrait d'une petite place où s'érige un calvaire. La vue descend sur les toits du cloître sur les jets des fontaines, sur ces grandes pyramides sombres des cyprès qui ombragent les patios. C'est l'illusion d'un mirage de Grenade. Par-dessus ces vieilles tuiles rondes, ces nappes d'eau dormante d'un vert profond, les regards plongent jusqu'à la lointaine mer argentée où, en un dessin si noblement composé, tombent mollement les silhouettes estompées des Maures.

Cette chapelle fut ornée de peintures, de vitraux qui rompaient avec tous les raffinements modernes par le seul emploi de l'éclat naturel des verres, d'un dessin archaïque.

Tout en bas, sur la première terrasse d'eau, une *Villanella*, souvenir des lagunes, se dressa bientôt, minuscule palais couleur de safran et de rouille, abritant, d'une part, un clos mystérieux fermé par des grilles noires, planté de myrtes et de camélias, d'autre part, de longs miroirs d'eau qui aboutissent au pont romain de la tour d'angle. Au soleil couchant, cette façade aux incrustations de marbre s'illumine comme une flambée et sa frêle loggia renouvelle son ardeur dans le lustre froissé des eaux. Des jets croisés, en une sorte de voûte perlée comme au Généralife, s'élancent en l'air, s'entrecroisent le long des bassins, et leur musique, faite de caprice et de béatitude, répond au babillage des patios qui, plus haut, animent ces coins de fraîcheur.

C'est ainsi, d'un bout à l'autre, un concert aquatique, une symphonie en mineur, frisson des feuillages, caprice des eaux et des solitudes, plaisir des yeux par les tons empourprés, plaisir des parfums amers qu'exhalent ces vergers odorants. En pleine floraison, les arbres apportent à ces lieux leur note virginale des tendres printemps latins magnifiés par Gozzoli et Ghirlandajo.

Il nous restait un autre devoir à accomplir : rendre une partie au moins de l'intérieur conforme à l'effort que l'on avait fait pour le dehors. Car le visiteur, dès qu'il avait franchi les grilles, était plongé dans une ambiance si particulière qu'il se sentait « dépouillé de sa contemporanéité », selon le mot charmant d'un illustre académicien. Eloignés si soudainement d'un présent banal et bruyant, nous lui devions, pour ainsi dire, de porter dans l'intimité de la villa un peu de caractère « ensorcelé ». Nous voulûmes, en un mot, après la flânerie dans ce livre d'images créé avec la Nature, que l'on pût continuer son songe dans un cadre approprié à l'intérieur. C'est la Rotonde que nous transformâmes ainsi et dont la vue devait recevoir du dehors le tableau multiple et circulaire des patios avec leurs bassins couronnés d'œillets, des espaliers où les orangers ploient sous la lourde charge des pommes d'or. Sur le mur nu, enduit d'huile bouillante, je composai une décoration inspirée des éléments de la vie des patriciens qui, sur les niches fermées par des volets peints, où dormait quelque buste, accrochaient des branches de citronnier à leur plafond, suspendues par des anneaux. Près des bancs de pierre couverts de coussins, des portes se creusent, *aux formes prudentes*, comme disaient les anciens, et ne laissent filtrer que les intimes. Enfin, à travers une grille au feuillage ferronné, on aperçoit un cabinet de méditation et de musique, une petite loggia avec des balustres d'or. Un silence un peu somptueux règne dans ces réduits où j'ai tenté de mettre un reposoir de l'esprit, un peu de l'âme recueillie qui, au son d'un violon et à

la lecture d'un beau livre, oublie un instant les soucis de la vie. Il nous semble bien que notre modeste désir de créer l'harmonie se soit réalisé, soit venu au-devant de la maîtresse de maison qui anime ces lieux de sa parfaite bonne grâce.

Au Cap Ferrat, au pied de la chapelle de Saint-Hospice, s'élève la Fiorentina à laquelle Madame la comtesse Th. de Beauchamp voulut bien m'inviter à collaborer. La situation de cette villa exigeait une conception toute différente. Ainsi qu'un navire lapidaire dont la proue fleurie serait une offrande à Neptune, la villa s'avance avec audace sur une langue de rocher entourée de mer. Si l'œuvre de Grasse fait parfois penser à une harmonie franciscaine, la Fiorentina est la maison d'été de quelque cardinal qui aurait beaucoup voyagé et qui sentirait renaître le désir de ses pérégrinations devant les vagues qui lèchent son rivage nostalgique. Les rochers forment à ce palais un piédestal d'une violence contenue. A gauche, le sanctuaire dominant les flots et les ruines du fort détruit par Mazarin rappellent les paysages italiens de Corot. C'est là où s'édifie le jardin cloîtré avec sa rigole d'eau entre les murs safran des Gibelins. Au nord, c'est la descente majestueuse vers la mer, vers l'embarcadère et, à travers la colonnade d'un grand portique, on aperçoit les voiles latines croisant devant le port de Saint-Jean. Le long du rivage, court une pergola de Capri qui limite les vallonnements des parterres.

A Menton enfin se poursuit, sur les hauteurs du Garavan, une conception qui résumera nos expériences par une œuvre intérieure et extérieure, notamment la rénovation de l'art des fresques et des décors d'ensemble. Là, nous voudrions appliquer les résultats de la leçon méditerranéenne, qui nous appelle au charme de la vie dans sa sagesse et sa robuste mesure, née de ce col heureux. Hâtons-nous de nous en rendre dignes en combattant l'anarchie esthétique. Elle a profané et meurtri le plus beau site de France par une trop longue pratique de l'ignorance dans laquelle on tenait les lois essentielles qui créent la beauté sur les terres de soleil. Les jardins y doivent être des tapis d'illusion jetés sur le seuil des maisons et ils doivent nous inviter à croire que la vie est douce et que la paix règne parmi les humains.